

APPPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 453 janvier 2023



© NAEL ARTWOK

Soumaya Hallak, cantatrice engagée en Syrie :
« Le chant est le reflet de l'âme »

Benoît Derenne
construit un monde soutenable pour demain



© Liesbet PEREMANS



© D.R.

Corinne van Oost :
l'euthanasie, au seuil des soins palliatifs

Julien Defourny :
les Amériques à pied, à vélo et en kayak



© Julien DEFOURNAY



© Frédéric Antoine - Magazine L'appel

Édito

CHANGER PAR CHOIX. OU PAS ...

Fin d'une année, début d'une autre : une occasion pour rebobiner son film personnel afin d'en revoir les moments saillants ou simplement mémorables.

Faites l'exercice, et concentrez-vous sur la manière dont votre vie quotidienne ou professionnelle s'est déroulée au cours des deux ou trois années qui précèdent. À la fin, n'aurez-vous pas l'impression que cet hier proche ne ressemble furieusement pas à votre vécu d'aujourd'hui ?

En quelques mois, le monde a changé. Votre situation personnelle aussi, tant concrètement que psychologiquement. Le premier tournant nous est tombé sur la tête lors de l'arrivée du covid et de son cortège de contraintes. Deux ans plus tard presque jour pour jour, la guerre en Ukraine frappait toute la planète, impactant au comptegouttes l'existence de chacun.

Deux tournants aux conséquences directes, concrètes, sur notre vécu et notre façon de vivre. Elles ont aussi impacté nos consciences et "l'air du temps" de notre société. Son euphorie avait déjà été fortement impactée par les attentats du 11 septembre, puis par la crise des *subprimes*. Depuis, il remontait doucement la pente, baignant dans une sorte d'entre-deux où l'on se disait : à quoi aura-t-on droit ensuite ? La réponse a dépassé les appréhensions. Et nous a plongés dans le déboussolement, la crainte, la peur, le stress, voire le désespoir.

Des usages, des comportements, des manières d'être impensables il y a encore cinq ans sont entrés dans la banalité. La "force des choses" s'est imposée à nous, généralisant, par exemple, le recours permanent aux médias en ligne, au paiement électronique, à l'enseignement et au travail à distance. Une entrée obligée dans un autre monde, dont parle un des articles de ce numéro. Pour de nombreuses personnes, elle a aussi entraîné

une remise en cause de leur "vie d'avant", notamment du côté professionnel. Ce sujet est aussi abordé dans les pages qui suivent.

Le conflit ukrainien a ravivé nos sentiments de solidarité envers ceux que nous considérons comme des semblables. Mais elle a aussi durement frappé nos portefeuilles, obligeant à revoir nos habitudes de consommation et à renouer avec les pratiques d'économies d'énergie.

Cette fois, aucun de ces changements ne nous a été vraiment imposé. À chacun d'agir comme il l'entend. Ou pas. Mais qui n'a pas modifié, ne serait-ce qu'en détail, son mode de vie d'hier ?

À première vue, nous ne sommes pas maîtres de ces changements. Mais face à eux, nos choix peuvent être différents, et dépasser les injonctions ou les menaces directes qui nous touchent. On peut changer de son propre chef, pour des raisons plus lourdes que celles qui proviennent de l'actualité et du court terme. On peut ainsi revoir sa façon d'exister de manière moins directement intéressée. Plus fondamentale. Afin de donner une chance d'encore exister à cette Terre dont jouiront les générations futures, et non nous-mêmes (voir la "rencontre" au centre de ce numéro).

Après Noël, qui célèbre une naissance, la Nouvelle Année est l'occasion de remettre les compteurs à zéro. D'ailleurs, n'est-ce pas pour cela que cette fête marque le début du calendrier romain ? C'est aussi le meilleur moment pour nous approprier les changements face auxquels on se croit impuissants. L'occasion ou jamais de faire des choix personnels. S'engager sur de nouvelles routes qui ne nous sont pas imposées, mais librement adoptées. Et ce dans tous les domaines de notre vie, du plus matériel au plus spirituel.

Bonne Année

Frédéric ANTOINE,
Rédacteur en chef du magazine
L'appel

Sommaire

a Actuel

Édito

Changer par choix. Ou pas ... 2

À la une

« Recherche un travail porteur de sens » 4

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 7

Signe

Le débat, un bienfait en voie de disparition ? 8

Après vingt ans de loi sur l'euthanasie, où en est-on ? 10



Le boulot a-t-il encore une signification ?

v Vécu

Vivre

Au secours des largués de l'informatique 12

Penser

Au-delà de l'apocalypse 14

Voir

Une odyssee à hauteur d'homme 15

Rencontrer

Benoît Derenne : « Il est essentiel de relancer l'espoir chez l'être humain » 18



Des bouées pour les désespérés du numérique.

s Spirituel

Parole

Le poète aux coquelicots 21

Nourrir

Lectures spirituelles 22

François Cheng, créateur de poésie : un chant profond pour dire le monde 23

Croire ou ne pas croire

Faits/croyances, destructions/constructions 24

La mort de Jésus dans le Coran 25

Corps et âmes

Pour une école bienveillante 26



Christian Bobin, libre chanteur de l'Évangile.

c Culturel

Découvrir

Soumaya Hallak : « Le chant est le reflet de l'âme » 28

Médi@s

Netflix : le seul concurrent, c'est le sommeil... 30

Toile

C'était un temps de sororité joyeuse 32

Accroche

Picasso a-t-il été abstrait ? 34

Pages

Des beaux livres à offrir 36

Notebook & courrier 39



Laura Calamy, dans ce film, face à l'avortement.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditrice responsable
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERTHIN,
Jacques BRIARD, Dominique COSTERMANS, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGRAS,
Thierry MARCHANDISE, Christian MERVILLE, Gabriel RINGLET, Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane CHINSKY et Armand VEILLEUX.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Présidente du Conseil : Florence VANDERSTICHELEN

Production – Finition
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Michel PAQUOT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 35 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Michel PAQUOT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
✉ secretariat@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Le mal-être au travail n'est pas un phénomène nouveau. Mais les différents confinements, pendant lesquels l'écran a remplacé les rapports humains et le télétravail est devenu la norme, ont fait naître une insatisfaction chez un nombre croissant de personnes. Et cette perte de sens, née d'une fracture entre son labeur quotidien et ses envies profondes, voire ses valeurs, peut conduire à une radicale bifurcation professionnelle.

Une tendance en progression

« RECHERCHE UN TRAVAIL PORTEUR DE SENS »

Christian MERVEILLE et Michel PAQUOT

Changer de métier ? L'idée est présente chez de plus en plus de personnes qui ne trouvent pas, ou plus, de satisfactions dans leur travail. Mais franchir le pas n'est pas une démarche simple. « L'idée m'a déjà effleurée, car j'en viens à me dire - et c'est un comble ! - que je fais un travail alimentaire, relève Stéphanie, une infirmière. Mais je suis faite pour cette fonction-là, je ne sais vraiment pas quoi faire d'autre. Si je le savais, je ne serais plus à l'hôpital. » Certains ont néanmoins saisi l'opportunité de quitter un emploi stable et bien rémunéré pour des activités plus proches de leur éthique. C'est le cas de Mathilde, trente ans, psychologue du travail qui a profité d'un plan de départs volontaires pour se lancer dans le maraichage, non sans hésitation.

« J'aimais bien mon boulot, tout en me posant des questions sur l'environnement, mes valeurs écologiques me titillaient, se souvient-elle. Pourtant, au début, je ne voulais pas partir. Puis j'ai cheminé, je me suis dit que c'était peut-être une opportunité. » Après neuf mois de formation, elle a successivement travaillé dans deux fermes pour apprendre et connaître des pratiques différentes. Avec comme projet de rejoindre un collectif ou de créer une ferme collective. « J'étais mieux payée avant, j'avais des vacances, et c'est un boulot énorme en termes de fatigue, de charge mentale et d'horaires, sans être rémunérée à la hauteur des heures passées. Mais je ne regrette rien, je me trouve plus heureuse, plus en cohérence. La relation au vivant, aux saisons, aux animaux m'enrichit. »

DÉVELOPPEMENT DU TÉLÉTRAVAIL

Le malaise au travail n'est pas un phénomène nouveau, mais la pandémie, qui a vu apparaître des obligations diverses et d'autres manières de pratiquer son métier, comme

le télétravail, a pu l'accroître. Des enseignants ont par exemple dû donner cours via des écrans. Alors que, remarque Michel, professeur dans le secondaire, leur tâche est au contraire « d'être au

« La question d'humanité me taraude. Où commence et où s'arrête l'humain dans les actes que je dois poser ? »

côté de leurs élèves, présent au milieu d'eux pour avoir un lien proche, surtout avec les plus faibles, et ainsi vivre l'expérience d'une forme de vivre-ensemble ». « J'ai accompli des choses que je n'aurais jamais pensé devoir faire, déplore l'infirmière. J'ai vu beaucoup de détresse chez les patients et les membres de leur famille, mais aussi chez les soignants. À ce moment-là, on était dans l'urgence, on ne savait pas, on n'avait pas le choix. Toutes ces questions ressortent aujourd'hui, qui ne m'étaient jamais venues à

l'esprit. Celle d'humanité me taraude. Où commence et où s'arrête l'humain dans les actes que je dois poser ? »

Stéphanie constate que « depuis le covid les gens sont très seuls. Et cela vaut pour les patients comme pour les soignants face à la surcharge de travail. Vu le manque de personnel, on court partout et tout le temps sans réfléchir, pour faire ce qu'il faut. On est constamment dans l'urgence et on en vient à ne plus s'interroger pour savoir pourquoi le patient est là, quelles sont ses craintes et ses peurs. Je n'ai pas choisi ce métier dans ce but-là. » « Fournit-on vraiment des outils pour réfléchir à tous les problèmes rencontrés dans les crises que nous traversons ? se demande Eddy, responsable d'une structure culturelle. La pratique artistique peut résoudre des problèmes du vivre-ensemble, accompagner des questionnements sur la société et tenter de comprendre le monde dans lequel on vit. Il nous faut maintenant redonner un sens à notre travail, tant en interne qu'à l'égard de notre public qui, plutôt que de grands spectacles, nous réclame des moments où des liens peuvent se tisser. »

PRISE DE RECUL

« Bien avant la crise sanitaire, on s'est aperçu que la perte de sens est un facteur majeur de la mobilité du travail, commente Thomas Coutrot, coauteur du livre *Redonner du sens au travail* avec Coralie Perez. Beaucoup de salariés en parlent comme facteur les poussant soit à partir soit même à se faire licencier. La crise sanitaire a été l'occasion d'une grande interrogation, d'une prise de recul. Cette question a pourtant longtemps été négligée par les sciences sociales. Pour la majorité des économistes, le travail ne peut pas avoir de sens, il est pénible par nature, on travaille uniquement pour pouvoir se procurer des biens de consommation. La sociologie du travail, de son côté, considère que cette question peut se poser en haut de la hiérarchie : les cadres cherchant à se réaliser, à s'épanouir, alors que les ouvriers et les employés ne travailleraient que pour gagner un salaire. Cette vision nous semble totalement erronée, les salariés du bas de l'échelle sont tout autant attachés à donner du sens à leur travail. »

Ainsi, les auteurs battent en brèche l'idée selon laquelle le sentiment de mal-être serait lié au degré de qualification professionnelle. Il apparaît au contraire que les professions les plus porteuses de sens sont celles du *care*, souvent peu rémunérées (assistantes maternelles, aides à domicile, formateurs, agents d'entretien...). Soit celles basées sur des rapports humains. Car le fait de travailler en contact avec le public « renforce le sentiment d'utilité sociale et la capacité de développement ». Et, contrairement aussi à ce que l'on pourrait imaginer, les jeunes ne sont pas les plus impactés. Sauf sur un point : le « remords écologique ». « Le refus de faire un travail qui porte atteinte à l'envi-

ronnement est plus fort chez eux que chez leurs aînés », observent-ils.

SPÉCIFICITÉ DU TRAVAIL

Ce qui, d'après les deux auteurs, fait la spécificité d'un travail satisfaisant est l'exercice d'une « activité par laquelle la personne engage son corps et son esprit dans l'acte de produire, en mobilisant son savoir-faire, sa dextérité, son intelligence, sa créativité ». Pour éclairer leurs propos, ils citent le psychiatre

Christophe Dejourné dont les thèmes de recherches portent sur l'écart entre le travail prescrit et le travail réel, sur la souffrance éthique et sur la reconnaissance du travail et du travailleur. Le médecin distingue « le sens par rapport à une finalité à atteindre dans le monde objectif ; le sens de ces activités par rapport à des valeurs dans le monde social ; le sens enfin rapport à l'accomplissement de soi dans le monde subjectif ».

« Le refus de faire un travail qui porte atteinte à l'environnement est plus fort chez les jeunes que chez leurs aînés. »

Exercer un emploi qui a du sens serait donc avant tout estimer qu'il peut être utile pour satisfaire d'autres membres de la société. Quand ce n'est pas le cas, cela peut entraîner malaise et démotivation. « Parfois, soupire le responsable culturel, je me sens comme un prestataire de services pour des institutions dont les membres connaissent peu mon métier. Ils me dictent ce que je dois faire et comment je dois le faire. Or, le sens de mon métier est de faire rêver les gens et je ne vois pas comment y arriver quand nous-mêmes ne pouvons pas rêver. » « Notre travail d'aujourd'hui ne rencontre plus nos valeurs éthiques, renchérit l'infirmière. Il y a tellement de procédures qu'à un moment donné on n'est plus certain d'être dans les clous, de les respecter toutes. Alors parfois, on adapte par nécessité et souvent au détriment du patient. »

Redonner du sens à son travail apparaît comme une nécessité pour sa propre santé mentale, pour son épanouissement personnel et pour mieux vivre en société. Voilà pourquoi, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, il s'agit bien d'une « aspiration révolutionnaire ». « Ce qui est au cœur de cette perte de sens, note encore Thomas Coutrot, c'est le pouvoir d'agir des salariés sur l'organisation et les finalités de leur travail. Quand ils ont une influence sur les changements organisationnels ou les objectifs chiffrés, le sens n'est pas affecté. Redonner du sens au travail cela veut dire redonner du pouvoir aux salariés. On peut parler d'une démarche révolutionnaire. » ■

TRAVAIL ET EMPLOI

Thomas COUTROT et Coralie PEREZ, *Une aspiration révolutionnaire*, Paris, Seuil, 2022. Prix : 13,50€. Via L'appel : - 5% = 12,83€.

Thomas COUTROT et Coralie PEREZ, *Une aspiration révolutionnaire*, Paris, Seuil, 2022. Prix : 13,50€. Via L'appel : - 5% = 12,83€.

OBJECTIF “ZÉRO SALE CON”

Une des raisons de la perte de sens du travail peut se trouver dans le climat délétère du lieu où on l'exerce. Et celui-ci peut être dû à la nocivité d'un collègue. Dans un livre paru en 2007, Robert Sutton a donné un nom à cette personne toxique : sale con. Ce concept vient désormais en aide aux responsables des ressources humaines dans leur processus de recrutement en leur offrant des conseils pour éviter de graves problèmes. Un second livre du même auteur, *Kit de survie face aux sales cons*, donne plus de clés pour les repérer et s'en protéger.

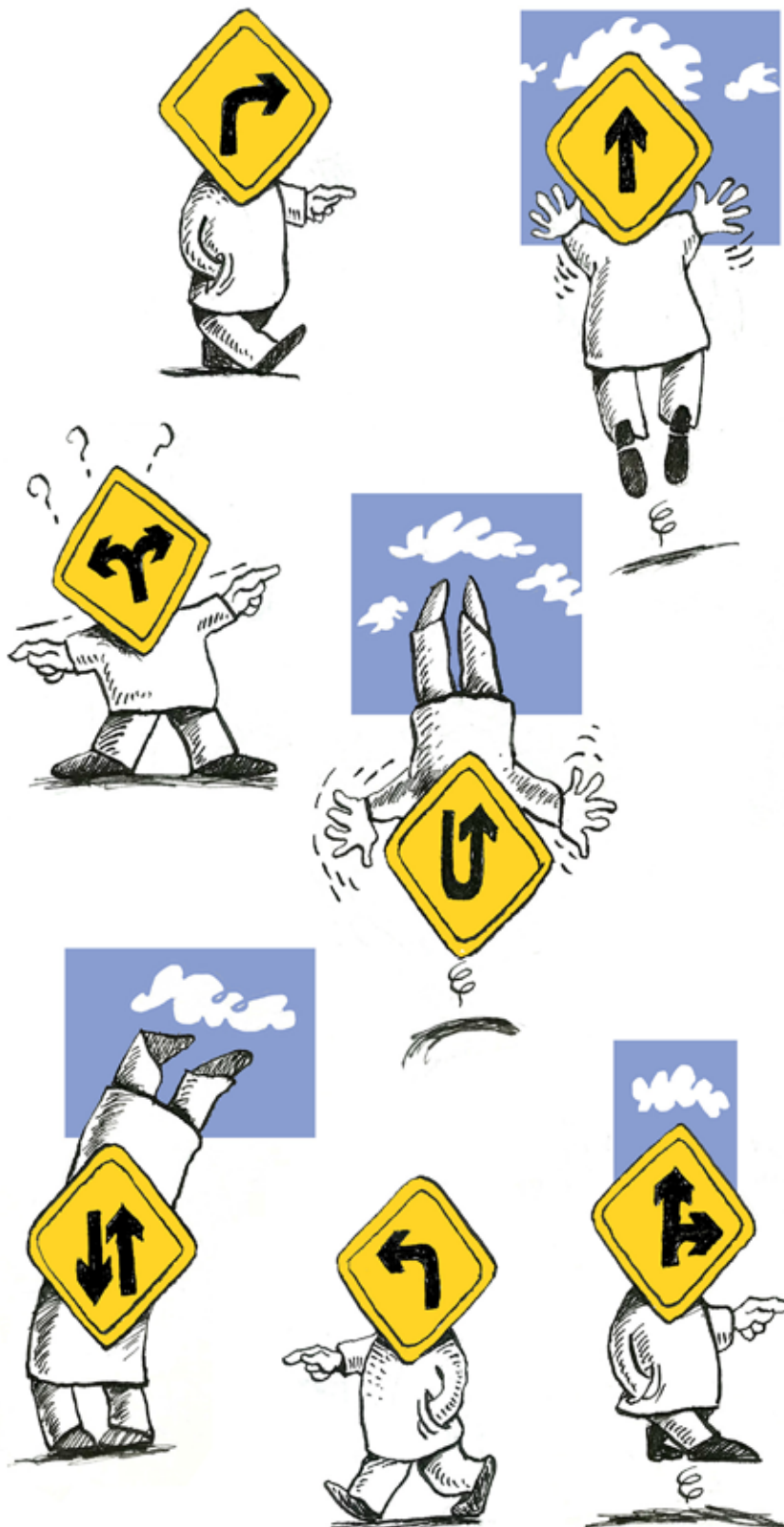
Mais qu'est-ce qu'un “sale con” (SC) ? Le terme, peu heureux en français, sans doute contestable, mais volontairement provocateur, désigne quelqu'un d'odieux, qui peut être un supérieur hiérarchique ou un collègue, dont le comportement au sein de l'entreprise touche en particulier à la capacité de travailler en équipe. Il procède par exemple à des intimidations verbales et non verbales ou à des humiliations publiques. Il fait circuler des rumeurs, manque de considération pour les autres, ne les écoute pas, se montre méprisant, agressif,

intolérant. Fermé aux idées et suggestions, il exprime ses points de vue comme des évidences, ignore les objections, impose son avis. Ces attitudes peuvent dégénérer jusqu'à prendre la forme de remarques acerbes et d'insultes. Lorsqu'il occupe une place élevée dans la hiérarchie, le SC peut faire le vide dans son service, provoquer des départs et engager ses propres “pions”. Bref, ces individus rendent la vie de leurs collègues infernale. Dans son livre, Robert Sutton a listé ce qu'il appelle ses « douze vacheries » quotidiennes.

En outre, l'auteur démontre que ce type d'employé coûte cher aux entreprises car, en parasitant les équipes, il est une cause majeure de démotivation et de démissions. Il pourrait ainsi anéantir le travail des *top talents* de la société. Sachant que la plupart des SC l'ont été dans leurs emplois précédents, c'est donc tout au début de la chaîne que les managers doivent être vigilants. Il leur faut veiller à ne pas imposer pareils individus dans les équipes de travail à cause des dégâts humains et financiers qui ne manqueront pas de se produire. (Ch.B.)

La griffe de Cécile Bertrand

QUEL SENS DONNER AU TRAVAIL?!



cécile bertrand

INDICES

NATIVITÉ.

Pour la première fois de son histoire, à Bruxelles, le Parlement européen a installé une crèche de Noël. À l'origine de ce projet, Isabel Benjumea, eurodéputée espagnole membre du Parti populaire. Elle explique : « J'ai essayé de défendre la liberté de foi et de normaliser quelque chose qui a été laissé en dehors du débat politique. »

RÉMUNÉRÉS.

En Italie, le parti d'extrême droite qui soutient Giorgia Meloni a proposé de donner une prime aux personnes se mariant à l'église. Ce qui a provoqué un tollé, car le pays est un État laïc. Le Vatican a aussi rappelé qu'un sacrement ne s'achète pas. Finalement, la prime sera accordée à tout qui se marie.



LIMITÉE.

Le Coran ne reconnaissant que les trois religions monothéistes, au Qatar, hindouistes et bouddhistes n'ont pas le droit d'avoir des lieux de culte. Ils sont donc obligés de pratiquer en cachette.

MARIÉS.

Deux hommes suisses viennent de célébrer leur mariage dans un temple de l'Église protestante genevoise. C'était une première. Ce couple heureux se dit fier de « désormais, avoir la même valeur aux yeux de Dieu ».

ENTRÉS/SORTIS.

Même si, début 2021, les rassemblements dans les églises belges étaient encore réglementés, 36 834 baptêmes catholiques s'y sont déroulés cette année-là. Il y en avait eu plus de 42 000 en 2019. Au même moment, plus de 5 200 personnes demandaient à être radiées des registres des baptêmes, soit cinq fois plus qu'en 2020.

Un manque d'écoute et d'empathie

LE DÉBAT, UN BIENFAIT EN VOIE DE DISPARITION ?

Michel PAQUOT

Il n'y a jamais eu autant de débats dans les médias, et pourtant, se parler semble de plus en plus difficile. La faute aux réseaux sociaux ? Et si ceux-ci étaient le symptôme d'une société qui tend à se refermer sur elle-même plutôt qu'être à l'écoute de l'autre ?

« **P**eut-on encore débattre, comment et avec qui, sans que le désaccord soit une mise à mort symbolique ? », interroge le journaliste et homme de presse Éric Fottorino dans l'éditorial d'un numéro de l'hebdo *Le 1* consacré à ce thème. « *Le combat des idées cède souvent la place au combat tout court, constate-t-il. La polémique tient lieu de ring sauvage où les règles du jeu relèvent davantage de la loi de la jungle que de la disputatio* », selon le terme médiéval désignant une discussion ou un débat. « *Dans l'histoire de l'humanité, rappelle l'historien Pascal Ory dans le même numéro, la guerre est la règle, la culture du débat l'exception : on ne la rencontre que dans les derniers siècles de notre histoire, et à l'échelle de quelques régions du monde.* »

POLÉMIQUES MÉDIATIQUES

L'époque est inflammable. Tout sujet de société est propice à invectives, de la crise climatique à la question du genre, en passant l'accueil des migrants, l'islamisme, le wokisme, les violences policières, l'appropriation culturelle, toutes les mesures qui ont accompagné la pandémie, bien sûr, jusqu'au Nobel de Littérature décerné à Annie Ernaux. Personne n'écoute plus personne, chacun est retranché dans ses certitudes. « *Aujourd'hui, déplore Pierre Nora dans l'éditorial de l'ultime numéro de la revue bien nommée *Le Débat*, la vie publique se résume à des polémiques médiatiques où l'on se contente d'asséner des affirmations dont la véhémence vaut preuve. Cela ne laisse pas beaucoup de place pour une argumentation développée.* »

Les médias auraient donc dénaturé cette pratique. La télévision, d'abord, même si certaines chaînes tentent de la réhabiliter, mais surtout internet et les réseaux sociaux. « *Accuser la Toile reviendrait à s'en prendre au thermomètre quand on a la fièvre*, corrige Éric Fottorino. *Si ça chauffe sur les écrans, c'est parce que des paroles longtemps inaudibles ou marginalisées, car trop faibles ou tenues pour illégitimes, ont trouvé avec ces nouvelles technologies de communica-*

tion des espaces d'expression efficaces. » D'accord, mais, fréquemment, ces paroles libérées, et souvent anonymes, alimentent plutôt qu'un débat sain et fécond, des haines et rancœurs dans une spirale sans fin. « *Les réseaux sociaux ont en effet leur part de responsabilité dans cette déliquescence*, estiment Bertrand Périer et Guillaume Prigent dans *Débattre, débattre, débattre*, un passionnant ouvrage qui fait le tour complet de la question. *À la fois parce que les bulles informationnelles dans lesquelles ils nous enferment nous confortent dans nos convictions et nous renforcent dans nos croyances. Et parce que les contraintes de brièveté des messages, le désir d'attirer l'attention, la course aux likes et à la viralité favorisent l'expression de positions maximalistes.* »

ACTE DE FOI

Mais qu'est-ce qui fait un bon débat ? « *C'est d'abord un acte de volonté. Presque un acte de foi* » qui demande « *un effort d'écoute, d'empathie et de compréhension* », estiment les deux auteurs. Il demeure « *une affaire de bonne volonté, de bonne foi et de bons mots* ». C'est-à-dire « *l'acceptation de la divergence, le traitement honnête de l'objection, le refus des anathèmes, des insultes, du mensonge et de la déloyauté* ». Encore faut-il que les conditions soient réunies pour y parvenir. « *Celles d'un débat de qualité sont assez exigeantes et donc rarement parfaitement remplies*, constate Bruno Leclercq, qui enseigne l'analyse des raisonnements et la théorie de l'argumentation à l'ULiège. *Le plus souvent, soit on n'a pas de débat du tout, soit il est de mauvaise qualité. Un débat sain ne peut pas se faire par quelques échanges de phrases ou en très peu de temps, il impose d'interagir d'une manière plus ou moins légitime et constructive. On ne peut pas d'emblée affirmer, par exemple, que certaines choses ne sont pas discutables. On doit être prêts à revenir sur tous les points non consensuels.* »

Débattre participe au « *vivre-ensemble* », pensent Bertrand Périer et Guillaume Prigent. « *Il nécessite une formation*

INDICES

ACCUSÉ.

L'évêque du Timor oriental Carlos Belo, co-lauréat du Prix Nobel de la Paix 1996, est accusé d'avoir, pendant vingt ans, agressé sexuellement de jeunes garçons. Il est par ailleurs reconnu comme un grand défenseur des droits humains.

PATERNELS.

La Cour européenne des Droits de l'Homme (CEDH) a rendu un arrêt concernant un enfant né par gestation pour autrui en Californie. Les deux hommes en couple qui l'avaient ramené en Suisse en 2011 ont le droit légal d'être tous deux reconnus "pères" de l'enfant.



NORMALISÉS.

Une homosexualité ou un remariage après un divorce n'entraîneront plus, désormais, le licenciement des salariés des institutions catholiques en Allemagne.

SANCTIONNÉ.

Un prêtre du diocèse français de Saint-Dié, François Schneider, avait comparé, lors d'une homélie, le nombre d'IVG à celui de morts durant la Première Guerre mondiale. Son diocèse l'a condamné à s'abstenir, pendant quatre semaines, de toute parole publique dans les célébrations.

PROFITEUSE.

À Danilo, en Croatie, une équipe d'archéologues polonais et croates ont découvert un ancien temple romain sous une église du XVIII^e siècle. Ces fouilles révèlent clairement que l'église a "profité" du temple pour être bâtie.



© FAdobe Stock

MASSACRE.

La confrontation des idées cède souvent la place à un combat.

rigoureuse pour apprendre à se faire une première opinion et à la formuler, à argumenter et à partager la parole, à écouter l'autre tout en pouvant le contredire sans attaques ad hominem ou ad personam. Apprendre, aussi, à avoir tort. » C'est pourquoi l'universitaire liégeois enseigne à ses étudiants à « être des auditeurs et lecteurs plus critiques, à se poser les bonnes questions ».

Il les forme « à plus de vigilance du point de vue de l'argumentation » car « avoir cette capacité critique d'évaluation des raisonnements peut en faire des citoyens plus responsables ». Le débat aurait donc à voir avec la démocratie ? Bruno Leclercq en sort convaincu : « Le contraire de l'argumentation, ce sont les prises de position dogmatiques basées sur des partis-pris et non argumentées, tout en se présentant comme des positions incontestables ne nécessitant aucune justification. Or, argumenter, c'est admettre qu'il n'y a pas de points de vue dogmatiques. On doit pouvoir discuter

rationnellement et opposer des contre-arguments. »

BAGOUT ET SAVOIR

Les fake news, la désinformation et les thèses complotistes qui pullulent sur internet, ne faisant guère preuve de nuances ou de volonté d'accommodation, ne favorisent pas la sérénité des débats. S'appuyant sur la fameuse saillie de Pierre Desproges : « On peut rire de tout mais pas avec n'importe qui », le sociologue Éric Fassin juge qu'on peut débattre de tout, mais pas de n'importe quoi. « Or, s'emporte-t-il, dans la fausse neutralité du débat médiatique, on met sur un même plan des rumeurs et des informations, des slogans et des arguments, le bagout et le savoir. » « Comment croire encore à la vertu du débat, à son efficacité, lorsque règnent en maîtres les "faits alternatifs" dont la réalité importe peu, les "vérités subjectives" par nature indéboulinables, et les discours paranoïaques dans lesquels tout désaccord est vécu comme une

agression personnelle », s'inquiètent les auteurs de l'essai sur le sujet. « Dans les thèses complotistes, nuance de son côté Bruno Leclercq, s'il y a des affirmations non argumentées et dogmatiques, on trouve aussi parfois beaucoup d'argumentation de la part de gens qui entendent faire passer leurs analyses comme rationnelles. »

Il est néanmoins possible de revitaliser le débat, de « trouver une voie entre le relativisme, la pensée unique et la radicalité », Bertrand Périer et Guillaume Prigent en sont convaincus. « Nous reparler, écrivent-ils, c'est avoir l'humilité et l'honnêteté de penser à rebours de ses préjugés, de ce que l'on est, de la communauté – de genre, religieuse éthique – à laquelle on appartient. C'est affirmer que l'on est une personne avant d'être membre d'un groupe, et que le débat est affaire d'individus libres et non d'éléments de langage reçus d'aïeux. » ■

Bertrand PÉRIER et Guillaume PRIGENT, *Débattre, débattre, débattre*, Paris, Flammarion, 2022. Prix : 19. Via L'appel : -5% = 18,09€.

Regard d'une doctoresse catholique engagée

Paul FRANCK

APRÈS VINGT ANS DE LOI SUR L'EUTHANASIE, OÙ EN EST-ON ?

« L'euthanasie n'a pas dénaturé la philosophie des soins palliatifs » estime Corine van Oost, aujourd'hui membre de la Commission Fédérale de contrôle et d'Évaluation de l'Euthanasie. Dans son livre *L'euthanasie au seuil des soins palliatifs*, elle invite à des déplacements du regard.

« **J**e suis catholique engagée, et c'est au nom même de ma foi en un Dieu d'amour, qui comprend et s'engage auprès des plus pauvres, que j'ai accepté de pratiquer parfois l'euthanasie. Il me semble que les choix et les valeurs de la personne passent avant mes propres convictions. Je ne cache pas non plus mon désir de proposer à tous, patients en demande d'euthanasie, proches et soignants, un cheminement accompagné dans la philosophie des soins palliatifs. » Après avoir fait des études de médecine en France, et travaillé dans le domaine des soins palliatifs dans un grand hôpital parisien, Corinne van Oost a rejoint l'équipe de soins palliatifs à domicile du Brabant wallon. Elle se souvient avoir eu alors l'occasion d'accompagner une de ses tantes qui mourrait d'un cancer dans une douleur insoutenable. Elle est aujourd'hui membre de la Commission Fédérale de contrôle et d'Évaluation de l'Euthanasie.

UN DERNIER RECOURS

« En pratiquant ainsi ces soins palliatifs 'intégraux', explique-t-elle, j'ai pu constater que l'euthanasie n'a pas dénaturé la philosophie des soins palliatifs. Au contraire, en acceptant d'accompagner les demandeurs et leurs proches jusque-là, j'ai le sentiment de remplir pleinement ma mission. La fin de vie est le lieu où il faut respecter l'itinéraire, les souhaits et les limites de chacun. Dès lors, on peut se demander si l'euthanasie n'est pas à considérer comme un 'soin', sans nier qu'elle porte en elle par ce biais sa part de transgression. »

Cela fait vingt ans que la Belgique a promulgué trois lois encadrant la fin de vie, incluant la dépénalisation de l'euthanasie. Celle-ci n'est « ni un droit ni un libre-choix », précise la docteure, c'est un « dernier recours » lorsque la médecine palliative a atteint ses limites. « Elle est toujours un échec et aucun médecin ne peut la pratiquer facilement. Mais quand on a tout tenté, sans être capable de soulager, que doit-on faire ? Abandonner l'autre à sa souffrance ? Ce n'est pas ma conviction de chrétienne. »

Pour construire son livre *L'euthanasie au seuil des soins palliatifs, vingt ans de modèle belge*, Corinne van Oost a fait appel à des collaborateurs engagés sur le terrain, principalement en Belgique francophone, mais aussi en France et au Québec. Avec eux, lors de tables rondes réunissant médecins, psychologues, psychiatre, philosophe et éthicien, elle fait le point sur l'accompagnement de la fin de vie dans des contextes législatifs et culturels différents. À une époque où circulent beaucoup d'informations à propos de cet acte, parfois mensongères ou truquées, il est urgent d'en décrire la pratique dans sa réalité, y compris dans un cadre de soins palliatifs.

UN TRAVAIL D'ACCOMPAGNEMENT

Il ressort de ces multiples expériences qu'il s'agit d'un chemin important à faire en équipe. Il est en effet primordial d'inclure les acteurs : médecins, bénévoles, infirmières, famille. Si ce n'est pas tous les jours faciles, c'est néanmoins un travail d'accompagnement où chacun peut apporter sa pierre. Il est fondamental de respecter le patient qui est l'ultime décisionnaire. Il faut intégrer les dimensions psychologiques, éthiques, spirituelles. Il est bon de rappeler qu'en Belgique, la loi sur l'euthanasie a été promulguée en même temps que celle

sur le développement des soins palliatifs. Existe aussi la loi sur le droit des patients. La personne concernée peut refuser l'acharnement thérapeutique, tout comme elle a la possibilité de demander que tout soit fait pour lui permettre de continuer à vivre.

Il ressort également de ces échanges que les demandes d'euthanasie, rares dans les soins palliatifs, arrivent quand les souffrances sont intolérables. S'il est possible de soulager la plupart d'entre elles, 5% ne peuvent l'être. Pour qu'une telle requête soit acceptée, elle doit être répétée par la personne en pleine conscience. L'avis de deux médecins est nécessaire et si, à un moment, le malade n'est plus en mesure de donner son avis, une personne de confiance est désignée.

SORTIR DU DÉBAT IDÉOLOGIQUE

L'accompagnement psycho-familial et relationnel est aussi très important. Le philosophe Jean-Michel Longneau, à l'origine très réservé sur le fait de légiférer sur l'euthanasie, témoigne dans le livre de Corinne van Oost. « En rencontrant des gens de terrain impliqués dans des euthanasies, se souvient-il, j'ai commencé à voir les choses différemment et à sortir du débat idéologique, souvent stérile, où les pour et les contre s'envoient leurs arguments à la figure. L'interdit du meurtre reste un élément fondateur de notre société. Mais à l'absolutiser, à le radicaliser, il en devient monstrueux, au point d'assassiner la vie. C'est paradoxal, mais à vouloir respecter l'interdit du meurtre, on laisse parfois les malades dans une vie qui n'est plus une vie, mais un enfer de souffrance. C'est une autre forme d'assassinat et de non-respect de ce que vit un humain. »

La dimension éthique et spirituelle, ainsi que la place des rites et de la religion dans la pratique de l'euthanasie sont également abordées dans l'ouvrage. Corinne van Oost partage sa rencontre avec le Canadien Ivan Marcil. « J'ai découvert l'existence des "intervenants en Soins Spirituels", cet accompagnement de la dimension spirituelle de la personne malade, sans connotation religieuse. » Cette profession exercée au Québec, par sa posture radicalement non confessionnelle, semble unique dans le monde. Ces intervenants sont des employés du ministère de la Santé et des services sociaux de la région. Le gouvernement québécois demande une position ouverte à toutes les confessions, croyances ou non-croyances.

DES GESTES CÉLÉBRATIONNELS

« L'accompagnement spirituel est plus qu'une écoute attentive, estime de son côté Gabriel Ringlet. Il peut être amené à poser des gestes à haute teneur symbolique. Des gestes célébrationnels, y compris des gestes sacramentels. Le rituel c'est d'exprimer l'inexprimable. De ressaisir ce qui arrive en créant quelque chose de neuf. Le soin spirituel est de l'ordre de la création. En créant quelque chose qui, à la fois, nous rencontre très concrètement, là où nous sommes, et nous dépasse. » ■



Corinne van OOST, avec Jean BAUWIN, *L'euthanasie au seuil des soins palliatifs*, Louvain-La-Neuve, Academia, 2022. Prix : 24,50€. Via L'appel : -5% = 23,33€.



© Interface3 Namur

INTERFACE3 NAMUR.
Un des lieux d'aide pour des personnes perdues face aux nouvelles technologies.

Même si une part très importante des Belges est connectée à internet, il subsiste au sein de la population de grandes inégalités par rapport à l'utilisation des outils informatiques. Pour améliorer l'inclusion numérique, plusieurs associations sont actives sur le terrain. Interface3.Namur est l'une d'entre elles et Aline Renard y est chargée de communication. Elle observe que « *près d'un Belge sur deux serait en situation de vulnérabilité pour effectuer des démarches du type accéder à un dossier administratif en ligne, remplir des formulaires pour le chômage, constituer son dossier de pension, prendre rendez-vous à l'hôtel de ville. Mais aussi demander des attestations liées à la vie familiale, chercher et trouver un logement, faire un virement, remplir le formulaire pour recevoir une prime liée à l'habitation... Autant d'opérations difficiles à réaliser pour quelqu'un qui ne possède pas d'ordinateur ou qui ne s'en sert que pour quelques opérations basiques.* » Parmi les personnes en rupture par rapport au tout numérique, certaines donnent le change parce qu'elles sont capables d'envoyer un simple mail, se connecter sur les réseaux sociaux et avoir une conversation par vidéo avec leur famille. Mais pour le reste, elles sont tout simplement larguées.

PETITS TABOURETS

Comme d'autres associations actives sur le terrain de la fracture numérique, Interface3.Namur apporte des réponses ciblées aux problèmes de largage informatique. Sans passer par un long processus de formation, qui découragerait les demandeurs et, surtout, ne répondrait pas à leur question souvent urgente. Le principe est : à une demande correspond une information nécessaire à sa résolution. Comment faire pour numériser un document, le joindre à un mail, en ouvrir un et le garder dans un dossier ? « *Les gens se retrouvent devant une énorme marche, bien trop haute pour eux, analyse Aline Renard. On va donc mettre en place de petits tabourets. Mais ce serait encore mieux de disposer d'une rampe d'accès en*

penne douce. On a créé la 'box', une boîte à outils très visuelle qui existe physiquement, mais aussi en ligne, en open access. »

Vincent Ferré est informaticien public au sein de l'association de l'ARC (Action et Recherche Culturelles). Il explique : « *Pour être présents où sont les gens, on s'est alliés avec des initiatives existantes, dans des lieux de cohésion sociale. Nous avons cartographié les quartiers de Bruxelles et repéré ces endroits : centres de prévention, secteur de la santé, mutuelles, CPAS, restos sociaux, ASBL qui font de l'accompagnement social, etc. Nous y assurons des permanences. Actuellement, nous nous installons à Namur, mais c'est le tout début.* »

Parmi les demandes rencontrées, il pointe celle-ci, significative des dérives possibles : « *Une personne voudrait qu'on l'aide à retrouver une photo perdue quelque part dans son ordinateur. Une photo ? Vraiment ?, se dit-on, il y a sans doute d'autres urgences. Mais tout l'art de l'informaticien public, c'est de décrypter la demande pour voir ce qui se cache derrière elle. Ici, la photo était une pièce essentielle pour apporter une preuve dans une démarche judiciaire, avec un impact important pour l'avenir de la personne.* »

PRÉSENCE RÉELLE

Vincent Ferré souligne que la disparition des guichets avec présence "réelle" d'un humain en chair et en os est un désastre et peut conduire à des drames. Il évoque cette demande d'aide venant d'une personne âgée pour accéder à son compte en banque. « *Cette dame est arrivée complètement désespérée. Elle nous a raconté que quelqu'un lui avait proposé une assistance contre paiement de 20€. Et quand on pense que la demandeuse aurait dû donner son code à un individu qu'elle ne connaissait sans doute pas, on est effarés. Nous, les informaticiens publics, offrons ce service et sommes tenus au secret. Nous procédons toujours le plus discrètement pos-*

Les dangers du tout numérique

AU SECOURS DES LARGUÉS DE L'INFORMATIQUE

Chantal BERHIN

En Belgique, une personne sur deux est en situation de vulnérabilité numérique. Des associations alertent à propos des impacts de la dématérialisation et mettent en place des actions pour réduire la fracture.

sible, en évitant toute forme d'intrusion.»

Vincent Ferré se déplace avec du matériel léger : un ordinateur portable, une imprimante et un routeur qui fonctionne avec une carte de téléphone et la 4G. Un écran supplémentaire permet de suivre ensemble toutes les étapes. « L'idéal serait la démultiplication des lieux qui mettent du matériel à disposition, et surtout des personnes qui accompagnent. Mais avec quels moyens ? » Les intervenants d'Interface3 Namur et les informaticiens publics regrettent la difficulté de mettre en place des actions sur le long terme, puisque les subsides sont limités et toujours à redemander dans le cadre d'appels à projets. « C'est du saupoudrage, regrette Aline Renard. On cherche dès lors à s'associer avec les villes et les

communes pour aller plus loin. »

RENTABLE VERSUS SOCIAL

Vincent Ferré relève les pièges de la dématérialisation à tout prix. « Ce terme est un leurre, affirme-t-il. Derrière le tout numérique se pose la question du stockage des données et celle des ressources énergétiques nécessaires pour faire tourner les machines. Le numérique est terriblement énergivore. Et ces énergies sont pour la plupart non renouvelables. » Le discours dominant prétend que le numérique va faciliter la vie des gens. « Oui, mais lesquels ? s'interroge encore l'informaticien public. Sûrement pas les personnes précarisées et les plus âgées. Ce sont plutôt les administrations qui s'épargnent de

l'argent et du temps. Et c'est l'associatif, petitement subsidié, qui fait le job de l'État, en formant les usagers. »

Se pose aussi la question de l'humain et du respect qui lui est dû, qui qu'il soit. Comment inclut-on les personnes plus âgées, plus lentes ou moins instruites ? On risque fort de n'avancer qu'avec les privilégiés. Et quel monde se profile derrière ces injonctions au tout en ligne ? La numérisation marque la victoire du rentable sur le social. Est-ce dans une telle société que les gens veulent vivre ? ■

Interface3.Namur : avenue du Sergent Vrithoff 2, 5000 Namur
interface3namur.be/
 Box numérique :
interface3namur.be/documentation/box-numerique/
 ARC. Les informaticiens publics.
arc-culture-bruxelles.be/numerique/
ep@bruxelles@arc-culture.be

« Près d'un ménage sur trois avec de faibles revenus ne dispose pas de connexion internet. 40% de la population belge ont de faibles compétences numériques. Un chiffre qui monte à 75% chez les personnes avec des faibles revenus et un niveau de diplôme peu élevé. Elles sont respectivement 55% et 67% à ne pas effectuer de démarches administratives en ligne » (ces données ne tiennent pas compte de la catégorie des personnes âgées de plus de septante-quatre ans). Source : Fondation roi Baudouin.

Femmes & hommes

JOSEPH MARIA BONNEMAIN.

Évêque de Coire (Suisse), il ne désignera plus de nouvel exorciste dans son diocèse. « Toute personne confrontée à des situations difficiles peut se faire soigner. Il existe pour cela des solutions classiques: médicales, psychologiques, psychothérapeutiques », dit-il.

ANISHA.

« Gloire à la vie, gloire à Dieu en fonction de ses croyances », a déclaré cette chanteuse d'origine malgache, gagnante de la Star Academy fin novembre.



GEORG BÄTZING.

Chef des évêques catholiques allemands, il est inquiet des suites des entretiens avec le pape sur la modernisation de l'Église, notamment sur l'ordination des femmes. François leur aurait reproché de vouloir créer une nouvelle Église protestante...

VINCENT VAN QUICKENBORNE.

Pour avoir forcé, en 2020, le président de l'Exécutif des Musulmans de Belgique à démissionner, le ministre de la Justice a été indirectement condamné par le tribunal de Bruxelles qui reproche à l'État belge des ingérences dans la liberté de culte et d'association.

PIERRE BERTRAND.

Directeur des éditions Couleur Livres, ce passionné de bouquins et de justice sociale avait auparavant dirigé la maison d'édition Vie Ouvrière, proche du MOC. Il est décédé fin novembre à 66 ans.

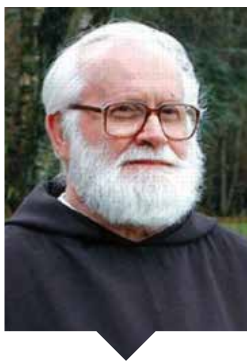
Appel à l'espérance et à la fraternité

AU-DELÀ

DE L'APOCALYPSE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le passage à une nouvelle année civile, avec ses fêtes et ses échanges de vœux, ne doit pas nous faire oublier que l'humanité dans son ensemble vit un changement plus profond et plus radical.

Comme le rappelait le pape François lors de ses vœux traditionnels de fin d'année à la Curie romaine, il y a quelques années, le temps que nous vivons n'est pas seulement une époque de changements, mais un véritable changement d'époque. Au moment où Jean, le voyant de Patmos, écrivait son Apocalypse, l'Église vivait une telle situation. Beaucoup de chrétiens étaient mis à mort parce qu'ils osaient confesser publiquement leur foi et refusaient de renier le Christ. Les "signes" du Dragon et de la Femme vêtue de soleil, la lune sous ses pieds et la tête couronnée de douze étoiles, représentaient, d'une part, l'Église et, d'autre part, le pouvoir oppresseur et persécuteur. L'Apocalypse était à tout point de vue un écrit subversif. Mais aussi un cri d'espérance.

UNE GUERRE SAINTE

Tout comme l'auteur de l'Apocalypse faisait une lecture des événements de son temps à la lumière de cette révélation, ainsi devons-nous faire. Au cours des premiers siècles, c'était l'Empire romain qui menait une guerre sainte, au nom de la religion de l'État, contre les "sectes" nouvelles – et le christianisme était perçu comme l'une d'elles – qui étaient vues comme ennemies de la "religion" d'État. Aujourd'hui, sauf en de rares coins de la planète, les chrétiens ne sont pas persécutés parce qu'ils confessent Dieu. Mais, à l'échelle universelle, et peut-être d'une façon plus massive que jamais auparavant, les faibles et les petits sont écrasés par les grands et les puissants. Les témoins de la foi ne manquent pas. Mais lorsqu'ils sont éliminés, c'est en général pour avoir

pris la défense des petits et des opprimés, et pour s'être identifiés à eux.

Le dernier demi-siècle a connu plusieurs régimes totalitaires dont les puissants de ce monde se sont bien accommodés, jusqu'au jour où il a semblé opportun de les renverser par la violence. Mais à côté de ces régimes totalitaires s'en est développé un autre, à l'échelle mondiale : le rouleau compresseur d'une forme d'économie mondiale qui n'a cessé d'engendrer la pauvreté des masses pour permettre l'enrichissement d'une minorité. Et, comble de tout, ce sont les masses les plus pauvres qui doivent porter le poids des remèdes aux crises engendrées par ce système économique lui-même, désormais déboussolé.

LA FRATERNITÉ COMME ANTIDOTE

Dans son encyclique sur la fraternité et l'amitié sociale, le pape François, dans un premier chapitre intitulé « *Les ombres d'un monde fermé* », décrit la situation actuelle de l'humanité dans des termes d'une couleur fortement apocalyptique : des rêves qui se brisent en morceaux, l'absence d'un projet pour tous, la crise écologique, les pandémies, les migrations forcées et le rejet des migrants, etc. Et pourtant, ce chapitre se termine sur un appel à l'espérance. Et cet appel à l'espérance prend la forme d'un appel à la fraternité.

Déjà, dans son premier discours au monde le jour de son élection, s'adressant à la foule assemblée sur la place Saint-Pierre, François, s'inclinant devant cette foule, lui demandait ses prières en disant : « *Prions toujours les uns pour les autres. Prions pour le monde entier, pour qu'existe une grande fraternité.* » Et, le 4 février 2019, lorsqu'il rencontrait, à Abu Dhabi, le grand imam d'al-Azhar, ces deux chefs spirituels signaient un document sur la fraternité où ils se reconnaissaient comme frères et regardaient ensemble le monde d'aujourd'hui. La fraternité leur apparaissait comme la seule force pouvant résister à la poussée apocalyptique.

Vivre en frères, dans l'amitié sociale, avec toute la richesse de leurs différences culturelles et religieuses, est la seule façon, pour les humains, de s'ouvrir à l'avenir. ■

De la Terre de Feu au Canada

UNE ODYSSÉE

À HAUTEUR D'HOMME

Photos : Julien DEFOURNY
Textes : Jean BAUWIN

De novembre 2015 à fin août 2019, le Belge Julien Defourny a traversé tous les pays des Amériques, d'Ushuaïa à Vancouver, à pied, à vélo ou en kayak. Quarante-six mille kilomètres de périple sans utiliser de moteur, à la force de son corps. Ces quatre années ont changé littéralement le cours de sa vie. Dans son film *Sur les voix des Amériques*, il se laisse guider par les voix de la Terre et de ses habitants. Il est ébahi par l'harmonie, l'équilibre vertueux entre l'humain, la biodiversité et la nature.





L'AVENTURE.

Si Julien a choisi de parcourir ces milliers de kilomètres sans utiliser de moteur, c'est pour respecter la nature, son corps, et prendre le temps de vivre et de comprendre les choses. Après avoir quitté Ushuaïa avec Laurent, qui l'accompagnera durant les dix-huit premiers mois, il navigue sur une mer calme et s'avance vers le Champ de glace du Sud. Mais avant d'y



arriver, un vent violent se lève et pousse des icebergs dans leur direction. Sur la Cordillère des Andes, ils plantent leur tente sur le plus grand désert de sable du monde, blanc ivoire, le salar d'Uyuni, situé à cinq mille mètres d'altitude, une des parties les plus rudes du voyage.



UN SPECTACLE GRANDIOSE.

Seul sur son vélo, Julien traverse l'Amazonie. La jungle est dense et, pour la première fois, il va devoir dormir au cœur de cette forêt, malgré les mises en garde des locaux. Au milieu de la nuit, surpris par le froid, il sort de son hamac pour prendre son sac de couchage, mais il le trouve recouvert de termites. Il devra s'habituer à l'omniprésence des insectes. « *L'aventure,*



c'est le trésor qui est là sous nos yeux chaque matin », se réjouit-il. L'incertitude est le moteur du voyageur. Face à l'immensité du Grand Canyon, il découvre des gratte-ciels de roches qui témoignent de l'histoire de la Terre. Il contemple cette œuvre dessinée par la rivière du Colorado, il y a des millions d'années.



RENCONTRES DÉCISIVES.

Au Mexique, Julien découvre un petit chien maigre et affamé, sans doute abandonné. Il le prend dans son sac à dos et se promet de trouver un vétérinaire dans la prochaine ville. Mais c'est une famille cultivant des cactus qui l'accueille chaleureusement. Aujourd'hui encore, il reçoit régulièrement de ses nouvelles. Sa rencontre avec le peuple shuar Maikiuants,



en Équateur, reste probablement la plus déterminante. Il vient de créer pour eux un organisme dans le but de les aider à construire une école de vie et à développer leur souveraineté économique. Cette association naissante a besoin d'aide et recherche notamment des volontaires prêts à partir enseigner l'anglais durant plusieurs mois. www.raices.be




REDONNER DES COULEURS À LA VIE.

Après quarante mille kilomètres parcourus, l'équivalent de la circonférence de la Terre, Julien se retrouve face au mur qui sépare brutalement le Mexique des États-Unis. À ses pieds, des familles entières de migrants, de réfugiés, de déportés rêvent d'une nouvelle vie. Julien y mélange les couleurs de la vie pour écrire un message d'espoir qui le portera durant des années : « *Un mur ne peut retenir les rêves.* » Victor, treize ans, travaille avec ses frères dans une décharge sur la route de Puerto Ordaz au Venezuela. Parmi les déchets, il essaie de trouver des métaux afin de les revendre. « *Un jour, une bouteille de gaz m'a explosé en plein visage. Mes bras sont restés marqués par cet accident, mais je continue de sourire car la vie est imprévisible et aujourd'hui, je me sens bien.* »



Le film *Sur les voix des Amériques* est en tournée en Wallonie dans le cadre d'*Explorations du Monde*, entre le 23/01 et le 16/03. explorationsdumonde.be/agenda?film=325 Le livre dont sont extraites les photos est disponible sur explore-togethearth.com

A portrait of Benoît Derenne, a middle-aged man with short brown hair and glasses, wearing a white shirt and a dark blue blazer. He is looking directly at the camera with a neutral expression. A small, colorful circular pin is visible on his lapel. The background is dark and out of focus, with a wooden pillar on the left side.

Depuis 1997, Benoît Derenne est le directeur de la Fondation pour les Générations Futures qui accompagne et encourage les jeunes, étudiants, chercheurs ou entrepreneurs à construire un monde soutenable pour demain. Un long parcours d'engagement personnel et professionnel.

Benoît DERENNE

« IL EST ESSENTIEL DE RELANCER L'ESPOIR CHEZ L'ÊTRE HUMAIN »

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

— **Vous dirigez la Fondation pour les Générations Futures depuis vingt-cinq ans. Quel est votre sentiment dominant aujourd'hui ?**

— Celui d'avoir vécu et de vivre toujours plus avec l'équipe de la Fondation une vie très intense, dans une sorte d'idéalisme pragmatique, avec des réalisations concrètes pour l'avenir de notre monde. Nous creusons un sillon avec ténacité et enthousiasme. Notre objectif est de faire confiance aux idées nouvelles pour transformer ce monde.

— **Quelques mots sur le terreau de vos engagements et de votre biotope familial lorsque vous étiez jeune...**

— Je viens d'un milieu chrétien progressiste et cela m'a marqué dans ma prime jeunesse. Adolescent et jeune adulte, j'ai ainsi été beaucoup impliqué dans un projet qui s'appelait le Pélé-Partage, une association de jeunes créée par une religieuse de la communauté des Sœurs de Jolimont, Christiane Delfosse. Elle était porteuse d'un handicap physique et avait lancé l'idée d'un pèlerinage-partage entre personnes handicapées et valides. Cela m'a mobilisé tout un temps et m'a aussi formé à l'altérité. J'ai passé pendant des années une partie de mes vacances dans ces camps qui avaient lieu dans des abbayes où nous avions comme principe que ce qu'un valide pouvait réaliser, la personne porteuse de handicap pourrait également y arriver. J'ai fait partie de chorales, de mouvements de jeunesse. Et j'ai été actif au Centre Religieux Universitaire de l'Université de Namur, avec toute une génération de jeunes étudiantes et étudiants passionnants.

« Mon parcours m'a poussé à ne pas me raccrocher à une seule parole, à voir les choses de manière beaucoup plus systémique. »

— **Des événements particuliers ont marqué ce parcours ?**

— Il y a eu chez moi une première rupture assez franche lors de l'arrivée de Jean-Paul II à la tête de l'Église et ensuite avec la nomination d'André Léonard comme évêque de Namur. Il n'a eu de cesse de briser ce qui avait été construit avant lui dans le dialogue entre ecclésiastiques et

laïcs et dans la place des laïcs dans l'Église. Cela a été un coup de massue pour énormément de jeunes qui voulaient s'engager dans une transformation de l'Église et du monde. Et n'a fait qu'accélérer la désertion de personnes qui avaient envie de s'investir. J'ai vécu cette période où mon père et ma mère se sont retrouvés littéralement déracinés, alors qu'ils prenaient une place dans l'Église en tant que laïcs engagés. Ça a conforté mon éloignement par rapport à la structure de l'Église dont je m'étais déjà écarté depuis quelques années. C'est quelque chose de très personnel et de marquant dans mon parcours, mais qui est peut-être banal pour beaucoup de gens de milieu chrétien de ma génération. Dans mon cas, j'ai pris mes distances avec l'Église suite à

son rôle durant le génocide des Tutsi au Rwanda en 1994.

— **Vous avez évolué dans vos croyances et la manière d'aborder la vie spirituelle ?**

— J'ai été initialement frappé du sceau de l'humanisme chrétien, mais au fil du temps, mon propre tempérament s'est affirmé et je me suis dit que je n'avais pas besoin de livre de chevet ou d'une Bible particulière qui guiderait mes pas. Mon parcours m'a poussé à ne pas me raccrocher à une seule parole, à voir les choses de manière beaucoup plus systémique. Mais je continue à accorder de l'importance à cet humanisme et à une forme de transcendance. Il restera toujours la question de savoir pourquoi nous sommes sur terre. Elle traverse à peu près tous les êtres humains. Il y a pour moi énormément de sources d'inspiration, pas seulement Jésus ou Bouddha. Je peux m'inspirer de certains écrits de la religion chrétienne, mais l'important, pour moi, est surtout l'action, la manière de mettre en œuvre cela dans sa vie personnelle et dans la relation aux autres. Il faut juste se rappeler qu'on doit rester inspiré, que nous ne sommes pas que matière, et qu'il est essentiel de se connecter à ceux qui sont différents. On comprend alors que nous sommes portés par une forme de transcendance vers ce qui nous dépasse : l'humanité commune pour certains, une personnalité spirituelle, mythique ou divine pour d'autres.

— **Vous avez fait des études d'histoire et d'économie du développement. Comment êtes-vous arrivé à ce choix ?**

— J'ai eu un parcours d'études très compliqué, en commençant par doubler deux fois en première et deuxième années d'humanités. Je suis donc sorti de rhétorique avec deux ans de retard, de quoi me faire douter alors de ma capacité à prendre une place dans la société. Mais le doute peut être bénéfique. Il permet de se poser de bonnes questions et de progresser. J'ai pu dépasser ce sentiment d'insécurité, non pas nécessairement à coup de volonté, mais en étant confronté à la réalité et en constatant que j'arrivais à faire des choses positives.

— **À l'université à Louvain-La-Neuve, vous étiez engagé dans des projets ?**

— À l'époque, je l'étais dans les mouvements de libération et de défense des droits de l'homme en Amérique latine proches de la théologie de libération. J'étais administrateur de la Casa de Las Peñas, un centre culturel latino-américain, un lieu de réflexion d'activistes de ces pays. Cet engagement est venu aussi de lectures de journaux qui se préoccupaient des questions internationales. J'ai toujours été très attiré par les enjeux de géopolitique, par ce qui se passait ailleurs. Je voulais partir en coopération, mais j'ai été réformé car je faisais de l'asthme. Je suis devenu chercheur en économie du développement, avant d'entrer à la Fondation Roi Baudouin. J'y ai appris ce qu'était le métier d'une Fondation. Puis j'ai eu envie de créer, avec d'autres, une structure moins généraliste, davantage centrée sur la problématique de l'ave-

nir de la planète et surtout de la transmission d'un monde habitable pour les générations à venir. Si, à l'époque, beaucoup de gens avaient une conscience sociale et si le sens de la justice était très présent, l'idée que la vie sur terre et celle des générations futures étaient menacées et qu'il fallait chercher des alternatives était neuve. Les seuls à pouvoir nous entendre clairement étaient les milieux écologistes, mais l'objectif était d'en toucher d'autres.

— Cette attention pour les enjeux planétaires vous est venue tôt ?

— Ma mère était très consciente des enjeux de santé liés à l'environnement. Mon père, ingénieur, a contribué à un monde très industriel et polluant, tout en prenant progressivement, et de plus en plus, conscience des limites de ce modèle. Enfants, nous avons été très chanceux de baigner dans ces questionnements, et cela a rebondi notamment chez moi et chez mon frère Christophe, qui dirige le centre d'étude Etopia du parti Ecolo.

— La Fondation est liée à ce parti ?

— Non, elle est à cheval sur toutes les frontières politiques, économiques, sociales. Nous voulons absolument intégrer tout le monde, parce que l'enjeu est de s'en sortir ensemble. On n'y arrivera jamais en se disant qu'avec 10% de la population, il est possible de transformer les choses. Tout le monde doit y contribuer.

— Quelle est la spécificité de votre Fondation ?

— Il y a énormément de gens qui sont dans la philanthropie réparatrice, et c'est très bien. La base de l'être humain est d'être en écho avec la souffrance humaine pour tenter de réparer les dégâts. Je suis parti du constat qu'il y avait relativement peu d'acteurs dans ce qu'on appelle "la philanthropie transformatrice", celle qui propose des solutions plus systémiques chez les décideurs, chez les gens qui entreprennent des projets, face à un monde marqué par des complexités inouïes et de plus en plus d'interactions. À la Fondation, nous avons voulu développer une vision à trois cent soixante degrés et favoriser des initiatives bé-

néfiques, à la fois dans le domaine social, environnemental, économique, et de manière participative. Quatre mots résument notre façon de faire : *people, planet, prosperity, participation*. Nous essayons de mobiliser les esprits et les acteurs autour de cette vision, en les encourageant par des prix attribués à des travaux de

« L'ADN de la Fondation est de tenter de trouver des territoires communs aux différents acteurs pour faire progresser le bien commun. »

fin d'études d'étudiants ou à de jeunes chercheurs, par des soutiens à de jeunes porteurs d'initiatives. La récompense financière par la remise de nos prix joue un rôle de reconnaissance, de visibilité et d'encouragement. C'est plus que symbolique. Nous ressentons de la fierté quand les lauréats nous disent plus tard que nous avons été à la source de leur développement. À ce jour, nous avons soutenu environ cinq cents projets.

— Vous servez de contact entre acteurs de différents milieux...

— Un des grands bonheurs de notre travail est de voir à quel point notre réseau est étendu dans des milieux très diversifiés. Il est un lieu de rencontre de personnes issues des mondes médiatique, associatif, économique, académique, des pouvoirs publics. Ces contacts entre des univers qui ne

se connaissent pas toujours sont bénéfiques pour la société et génèrent de la diversité. Nous investissons dans des projets qui vont dans ce sens.

— D'où vient l'argent ?

— Principalement de nos donateurs, de mécènes et de partenaires privés et institutionnels que nous choisissons avec beaucoup de précautions.

— Certains diront que c'est bien de soutenir des projets de changement positif pour l'avenir. Mais ne faut-il pas des actions plus radicales ?

— Les activistes pour le climat jouent un rôle essentiel et nous en sommes solidaires, mais ce n'est pas notre mission. Chacun est utile à sa façon. De notre côté, en soutenant certains projets, nous offrons l'espoir que des réalisations nouvelles et bénéfiques pour l'avenir sont possibles. Il est fondamental de relancer ce moteur chez l'être humain. Le découragement, les angoisses pour l'avenir chez certains jeunes sont mortifères pour toute la société. Le jour où les jeunes s'arrêtent, la civilisation s'arrête. Nous avons envie de donner un avenir à notre société, de la pousser à continuer à se poser des questions qu'ailleurs on ne se pose pas nécessairement. L'ADN de la Fondation est de tenter de trouver des territoires communs aux différents acteurs pour faire progresser le bien commun.

— L'éco-anxiété est-elle présente chez beaucoup de jeunes ?

— Oui, chez certains. Mais dans le cadre de la Fondation, j'en vois surtout des positifs, et notre rôle à l'avenir sera d'essayer de les renforcer. J'entends par exemple des jeunes architectes issus d'une école où on leur a dit d'être créatifs et de penser écologie et durabilité. Et puis ils atterrissent dans un bureau d'architecture où le client est roi et ne se préoccupe que du coût des travaux, et toutes ces belles idées passent à la trappe. Cela devient très stressant pour eux qui veulent changer le mode de vie et d'habitat. Les jeunes nous rapportent ce genre de questionnements lors de leur passage dans la vie professionnelle, leur stress immense, et leur difficulté à être les plus efficaces possible, tout en donnant du sens à leur travail et en conservant leurs valeurs de changement. Nous tentons alors de les mettre en relation avec des personnes exerçant des métiers similaires, et qui partagent les mêmes questionnements et problèmes afin d'échanger pour trouver des solutions.

— Qu'avez-vous essayé de transmettre à vos enfants ?

— La curiosité sur le monde, le don d'émerveillement, et l'enthousiasme pour la vie et sa beauté qui nous permettent de tenir dans la pire des situations. Cela peut être une personne, une musique, un paysage. Je me souviens d'un petit livre, *Messe sur le monde* de Teilhard de Chardin, qui m'a énormément inspiré jeune. Je le trouvais extraordinaire parce que je le lisais dans un environnement fabuleux, dans le *campo* en Andalousie. Il me parlait et je ne l'ai jamais oublié, sans pour autant retenir une phrase particulièrement. Je lis peu de livres philosophiques ou de spiritualité et je suis loin des pensées toutes faites.

— Qu'est-ce qui est navrant et réjouissant dans la vie ?

— Navrante, la propension de l'être humain à se replier sur lui-même et sur sa communauté. Et enthousiasmant, avant tout la vie elle-même. J'ai hérité de mon père une forme d'optimisme intrinsèque. J'ai des moments de fatigue, comme tout le monde, mais je ressens que la vie est pleine de rebonds, d'occasions d'émerveillement et de belles rencontres. ■

« Jésus parcourait toute la Galilée » (Matthieu 4,23)

LE POÈTE

AUX COQUELICOTS

Gabriel RINGLET



À travers son œuvre, Christian Bobin, récemment disparu, raconte l'Évangile à voix basse. C'est peut-être pour cela qu'on l'entend si bien. Une voix qui nous accompagnera encore longtemps.

Pour rendre hommage à ce poète qui m'a tant donné, et dont le « *Très Bas* » tient la main du « *Si peu* » de Jean Grosjean, j'ai choisi, aujourd'hui, de lui céder ma chronique. Mais lui ne "commente" pas l'Évangile. Il nous y emmène. Et on s'y trouve, à l'instant même, car deux mille ans, c'est comme hier, c'est comme il y a une heure : « *Il vient de passer et les jardins d'Israël frémissent encore de son passage, comme après une bombe, les ondes brûlantes d'un souffle.* » Alors voici sa "parole", quelques mots glanés dans *L'homme qui marche* et, ensuite, dans *Le Christ aux coquelicots*.

« ÉTERNELLEMENT À VIF »

« *Il est juif par sa mère, juif par son père, éternellement juif par cette façon d'aller partout sans trouver nulle part un abri, merveilleusement juif par son amour enfantin des devinettes - comme l'oiseau qui interroge par son chant et reçoit pour toute réponse une pierre et chante encore, même mort chante, encore, encore...* »

« *Quelque chose avant sa venue le pressent. Quelque chose après sa venue se souvient de lui. La beauté sur la terre est ce quelque chose.* »

« *Il vient d'une famille où on travaille le bois. Il travaille les cœurs qui sont autrement plus durs que le bois.* »

« *Ils sont quelques-uns à entrer dans son travail. Il les forme avec peine aux principes d'une économie nouvelle : on ne fait rien par série, on va de l'unique à l'unique. On ne vend pas, on donne.* »

« *Les quatre qui décrivent son passage prétendent que, mort, il s'est relevé de la mort. Là est sans doute le point de rupture : cette histoire qui emprunte par bien des côtés à la lumière sereine d'Orient, prend ici une dimension incomparable. Ou l'on se sépare de cet homme sur ce point-là, et on fait de lui un sage comme il y en a eu des milliers, quitte à lui accorder un titre de prince. Ou on le suit, et on est voué au silence, tout ce que l'on pourrait dire étant alors inaudible et dément. Inaudible parce que dément. L'homme qui marche est ce fou qui pense que l'on peut goûter à une vie si abondante qu'elle avale même la mort. Ceux qui emboîtent son pas et croient que l'on peut demeurer éternellement à vif dans la clarté d'un mot d'amour, sans jamais perdre souffle, ceux-là, "dans la mesure où ils entendent ce qu'ils disent", force est de les considérer comme fous.* »

« COMME UNE PETITE FILLE »

Dans *Le Christ aux coquelicots*, Christian Bobin dit « je » de la première à la dernière ligne, en commençant par une déclaration d'amour : « *Je t'aime à en faire peur aux étoiles.* »

Il dit encore :

« *Quand la vérité entre dans un cœur, elle est comme une petite fille qui, entrant dans une pièce, fait aussitôt paraître vieux tout ce qui s'y trouve.* »

« *Tu es contagieux comme le feu des coquelicots traçant un chemin de contrebandier dans le sommeil doré des blés.* »

« *Tu es un tigre de douceur.* »

« *Tu viens quand plus personne ne peut nous consoler.* »

« *Ils ont fait de toi une image, ils ont fait de toi une idole, ils ont fait de toi une Église. Moi, je fais de toi un coquelicot.* »

« *Pourquoi meurent-ils, les coquelicots ? Si nous le savions, alors nous saurions comment ne pas mourir - même de mort intermittente. Si nous le savions, nous saurions tout.* »

« *Aucun savoir ne peut t'enfermer dans sa cage. Le Livre qui parle de toi, quand je l'ouvre, je vois des papillons s'envoler.* »

J'ai parcouru toute la Galilée de Bobin. Et de ses livres, je vois s'envoler des coquelicots. ■

Lectures spirituelles



LE CHRIST AUTREMENT

Qui était Jésus ? Un "libre penseur" du judaïsme. C'est l'aspect mis en avant par ce livre qui insiste sur le fait que le fils de l'Homme a invité ses contemporains à une évolution majeure des rapports entre humains des deux sexes. Et aussi à un développement inédit de leurs liens avec Dieu. Ici, loin d'une institution qu'il n'a pas fondée, il est présenté comme un contestataire, voire un "révolutionnaire". Ce qui importe, pour l'auteur, « c'est de cerner en premier lieu la réalité humaine du personnage Jésus, mais également ce qu'il a d'insondable, d'énigmatique, de mystérieux, de vrai en lui ». (B.H.)

André THAYSE, *Jésus de Nazareth, libre penseur du judaïsme*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2022. Prix : 15,50€. Via L'appel : - 5% = 14,73€.



ÉLOGE DU SILENCE

Dans un monde saturé de vacarme où l'action, quelle qu'elle soit, est très valorisée, voici une analyse fine des différentes facettes du silence, tantôt inquiétant, tantôt bénéfique. Il peut être pesant, entraîner l'ennui, mais aussi le bien-être psychologique. Il est porteur de fécondité spirituelle selon l'autrice qui écrit à partir de son expérience personnelle. Elle a en effet séjourné avec bonheur dans plusieurs monastères auprès de ces experts du silence que sont les moines et invite à se ménager ces temps de retrait. Soulignant que le silence fructueux est celui où on est présent à soi, à l'autre et au Tout Autre. (G.H.)

Anne LE MAÎTRE, *Un si grand désir de silence*, Paris, Le Cerf, 2022. Prix : 18€. Via L'appel : - 5% = 17,10€.



LA CRÈCHE SELON FRANÇOIS

Pour redonner du sens à l'usage de la crèche, le pape François a publié une lettre apostolique, *Le signe admirable*, dans laquelle il rappelle que cette tradition remonte à saint François lui-même. Elle est la manifestation de la tendresse de Dieu et rend le mystère de l'incarnation abordable et compréhensible par tous. Il passe en revue les santons qui la composent et qui sont venus s'ajouter au fil des siècles. Ces petits personnages représentent la sainteté au quotidien, la joie d'accomplir des gestes ordinaires d'une manière extraordinaire. Abondamment illustré, ce livre propose aussi des méditations sur le mystère de Noël. (J.Ba.)

Pape FRANÇOIS, *Noël, une grande joie*, Paris, Le Cerf, 2022. Prix : 18€. Via L'appel : - 5% = 17,10€.



POUR UNE ÉGLISE AU FÉMININ

Pourquoi y a-t-il un tel écart entre l'implication des femmes sur le terrain et leur mise de côté au niveau institutionnel ? Quelles sont les pistes possibles pour accélérer l'inclusion des genres dans l'Église catholique ? Ce dossier rédigé par des femmes (et par un homme) spécialistes des questions religieuses entend stimuler la réflexion autour de leur place dans l'institution catholique. Les intervenant-es interrogent la Bible, le droit canon, la philosophie, les pratiques liturgiques et pastorales, et donnent la parole aux personnes directement concernées par ce clivage. (Ch.B.)

Où sont les femmes ? Revue Lumen Vitae Juillet-Août-Septembre 2022, UCLouvain, Louvain-la-Neuve. Prix : 16€. Via L'appel : - 5% = 15,20€.



HILDEGARDE ET LES RHUMATISMES

On ne remet plus en cause les connaissances médicales de Hildegarde von Bingen (1098-1179) et ses recommandations thérapeutiques, notamment pour les maladies rhumatismales. Dans son manuel *Causae et curaes*, elle en décrit les causes et les façons de les soigner. Et ce à l'aide des remèdes qu'on peut puiser dans la nature ainsi qu'en révisant sa manière de se nourrir pour désintoxiquer son corps et son âme. Ancien directeur de la maison de cure Sainte-Hildegarde (lac de Constance), l'auteur a écrit plusieurs livres sur les apports de cette femme du Moyen Âge. (F.A.)

Wighard STREHLOW, *Soigner les maladies rhumatismales selon Hildegarde de Bingen*, Monaco, Le Rocher, 2022. Prix : 20€. Via L'appel : - 5% = 19€.



L'ART DE FAIRE

L'art faber désigne l'ensemble des œuvres (littéraires, artistiques, musicales...) ayant pour thème les mondes du travail, de l'entreprise et de l'économie. S'il est inconnu du grand public, c'est que le regroupement d'œuvres autour du monde de fabrication et du commerce est très récent. L'expression *Art faber* a en effet été choisie en 2018 par un collectif international de personnalités issues des scènes artistique et économique. Une création soutenue, voire impulsée, par Umberto Eco qui estimait cet Art « trop beau et trop puissant pour rester si peu célébré ». Cet ouvrage initie à son univers et à sa raison d'être. (F.A.)

Lourdes ARIZPE, Jérôme DUVAL-HAMEL, *Petit traité de l'art faber*, Arles, Actes Sud, 2022. Prix : 15€. Via L'appel : - 5% = 14,25€.

François Cheng, créateur de poésie

UN CHANT PROFOND POUR DIRE LE MONDE

Christian MERVILLE



TOUTE SON ŒUVRE.
S'unir à la culture française.

Si François Cheng a ressenti la nécessité de relater l'aventure de sa création poétique dans une confession joliment intitulée *Une longue route pour m'unir au chant français*, ce n'est sûrement pas par vanité. Plutôt pour tenter d'éclairer cet « itinéraire hors norme » qui a fait de lui « un être complexe qui échappe à sa propre compréhension ». Né en Chine en 1929, il est un adolescent torturé au milieu du fracas du conflit avec le Japon et la reprise de la guerre civile entre nationalistes et communistes. Il échange alors des poèmes avec un ami et remporte même un prix lors d'un concours dans son collège. « C'est à l'âge de quinze ans que le chant s'est éveillé en moi. Je m'ouvrais à la poésie et entraais comme par effraction dans la voie de l'écriture. »

EXIL À PARIS

S'ensuivront des années de doute et d'errances. Puis l'exil à Paris. « Il est aisé d'imaginer la peine d'un jeune homme immature de dix-neuf

ans transplanté du jour au lendemain dans un autre pays sans connaître un mot de la langue locale », écrit-il. D'autant plus quand on a le désir de se consacrer à la création littéraire. Non pas à l'image des poètes chinois qui se font ermites dans les périodes les plus sévères, mais dans une confrontation avec la vie réelle à travers « une autre pensée, une autre culture et une autre expérience dans un dialogue au plus haut niveau ». Ce qui lui fait dire : « À mesure que l'idée d'exil s'installe en moi s'impose l'évidence : la terre française sera ma terre ; la langue française sera ma langue. Ce sera, pour sûr, une route ardue, forcément longue et tortueuse. »

Il suit alors opiniâtement des cours de français, flâne chez les bouquinistes sur les quais de Seine et achète des livres de poètes dont il connaît les noms pour les avoir lus en traduction chinoise. Il découvre les bibliothèques, « comme Ali Baba tombant sur la caverne aux trésors », frappe à la porte de Gide, fait de nombreuses rencontres, telle celle – décisive - de

À nonante-trois ans, François Cheng se dévoile dans *Une longue route pour m'unir au chant français* qui deviendra son moyen d'expression personnel. Il le fait en toute simplicité dans cette voix si particulière qui est la sienne.

Franck Lee. Cet artiste coréen, en exil comme lui, lui fait écouter des disques qui lui permettront de découvrir toute la musicalité de la langue française. Il échange avec des poètes : Guillevic, Tristan Zara, Michaux, Claude Roy. Il en vient aussi à collaborer avec des sinologues, à dispenser des cours sur la poésie chinoise ou à répondre à une invitation de Lacan pour confronter les textes chinois à la lumière des avancées dans la théorie psychanalytique. Il écrit coup sur coup deux ouvrages sur la poésie et la peinture de son pays d'origine.

PRIX FEMINA

En 1980, après cette « longue route », François Cheng ose enfin entrer dans la création poétique en français. En dix ans, il va publier cinq recueils et des essais remarquables sur la beauté, la mort et la vie, l'âme. Tout en se lançant dans l'écriture de romans. L'un d'entre eux, *Le Dit de Tanyi*, obtient le prix Femina en 1998. Il devient un auteur reconnu, jusqu'à être élu à l'Académie française en 2002. Ce sont ces étapes de son existence qu'il relate avec ferveur.

Pourtant, au-delà de son autobiographie, *Une longue route pour m'unir au chant français* célèbre la beauté des langues jusque dans leur calligraphie. Nul, par exemple, ne lira plus le mot « arbre » de la même manière, quand il se présente comme un idéogramme avec « le début "ar" qui évoque une chose qui s'élance vers le haut, "b" un équilibre ténu au sommet d'un fût et "rbre" cette même chose qui répand son ombre ». Ou le terme « sens », « ce mot monosyllabique - caractère familier à une oreille chinoise - d'une extraordinaire densité puisqu'il est porteur de trois acceptations ». ■

François CHENG, *Une longue route pour m'unir au chant français*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 18€. Via L'appel : - 5% = 17,10€.

Construire en soi-même un respect de l'autre

FAITS / CROYANCES, DESTRUCTIONS / CONSTRUCTIONS

Floriane CHINSKY

Dr en Sociologie du Droit, rabbin à Judaïsme en Mouvement



L'autre aurait-il aussi raison que nous ? Il existe des réalités objectives et mesurables qui ne font pas l'objet d'opinions ou de croyances.

On peut dire : « *Le crayon est par terre* », et ceci est l'énonciation d'un fait, d'une réalité objective. On peut dire : « *Le crayon n'est pas à sa place* », et ceci est l'expression d'une croyance qui postule que les crayons ont une place qui n'est pas celle-ci. Les problèmes commencent lorsque les croyances se mélangent à notre description des faits. Or nous pouvons différencier dans notre pensée ce qui appartient à la croyance de ce qui appartient aux faits. C'est une discipline, un savoir-faire qui se cultive. Cette capacité permet d'identifier de quelle façon agir pour modifier une situation. On agit sur les faits par des actes et sur les croyances par un assouplissement de la pensée. Quelles que soient mes pensées, le crayon restera au sol, jusqu'à ce que je le soulève. Quelles que soient mes actions, je continuerai à croire que le crayon a une place, jusqu'à ce que j'explore d'autres modes de pensée.

NOËL ENSEMBLE

Pourquoi effectuer cette différenciation ? Les raisons sont innombrables. Évoquons le dialogue interreligieux. Les réalités concrètes sont le point de rencontre des religions et des convictions. Des croyances confondues avec des réalités sont, à l'inverse, le point d'achoppement. La période de Noël est celle de la lumière pour toutes les traditions. La fête des lumières juives, Hanouka-inauguration, les décorations du sapin, la lumière de la naissance d'un enfant au potentiel infini dans le christianisme. La compréhension de la différence entre croyances et réalités nous permet de les fêter ensemble. Personne n'a pas plus raison que l'autre, aucune pratique ne

prend le dessus. Celle de l'autre et sa liberté nourrissent la mienne et ma liberté et réciproquement.

Au contraire, le mélange entre croyances et réalité a des effets destructeurs. La croyance selon laquelle *les juifs n'ont pas su voir la révélation chrétienne* a été la cause de carnages tout au long des siècles. Cet énoncé mélange des faits et des croyances. Le fait est que *les juifs et juives n'ont pas intégré la figure de Jésus à leur univers spirituel*. La croyance sous-jacente est que *le fait de n'avoir pas adopté cette croyance en Jésus est un problème*. De même, au fil de l'histoire, la haine contre les juifs s'est nourrie de la croyance selon laquelle *les juifs auraient tué Jésus*. L'histoire nous enseigne que ce n'est pas une réalité. Cette croyance en a nourri une autre : *Les juifs ayant tué Jésus mériteraient la mort*. Cette croyance, bien sûr, n'est pas partagée par les personnes qui lisent ce magazine et bien d'autres avec eux. Mais nous ne pouvons cependant pas faire semblant de l'ignorer.

DU PARTAGE AU REPLI

Elle est tristement en relation avec les fêtes de Noël et de Hanouka. Hanouka célèbre le succès d'une révolte juive contre les Gréco-Syriens, la victoire contre les décrets interdisant les pratiques juives et l'installation dans le Temple de Jérusalem d'une statue de Zeus, en -164. Le Temple a pu être réinauguré, ses chandeliers perpétuels allumés. La fête est célébrée par l'allumage d'un chandelier à neuf branches posé à la fenêtre des maisons. Les chrétiens, au moment où ils célébraient la naissance de Jésus soi-disant mis à mort par les juifs, ont interprété ce fait comme une provocation. Les pogroms ont été tels que les rabbins ashkénazes ont modifié la loi. Le chandelier ne serait plus allumé à la fenêtre, mais à l'intérieur de la maison. Pour se protéger, il fallait passer du partage au repli. Les destructions du passé doivent laisser place aux constructions de l'avenir. Ce qui implique de construire en soi-même un respect de l'autre. La Communication NonViolente et l'Écoute Mutuelle sont des pratiques d'accueil de l'autre très ancrées dans le réel, que j'enseigne régulièrement. ■

Point de rencontre et de divergence

LA MORT DE JÉSUS

DANS LE CORAN

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



Si un homme est crucifié puis ressuscité, n'est-il pas exact de dire qu'il n'a « été ni tué ni crucifié » ? La non-crucifixion de Jésus peut être lue comme la revendication de l'exclusivité de Dieu sur les dons de la vie et de la mort.

Pour paraphraser un célèbre théologien musulman français : « *Jésus est le point de rencontre le plus évident entre chrétiens et musulmans, mais il est aussi le point de divergence le plus évident.* » Outre la classique question de la filiation divine, ardemment niée dans le Coran, l'un des épisodes les plus clivants est sans aucun doute celui de la crucifixion. Le Coran est explicite : Jésus n'a été ni tué ni crucifié (s. 4 v. 15,7), mais Dieu l'a « *élevé à Lui* » (s. 4 v. 158). Beaucoup moins explicite est la modalité par laquelle Jésus aurait échappé à ses bourreaux : « *Ce n'était qu'un faux-semblant* » (s. 4 v. 157).

QUERELLES D'EXÉGÈTES

Les exégètes ont redoublé d'ingéniosité pour tenter d'éclaircir ce qui était signifié par « *faux-semblant* ». D'aucuns ont considéré que Dieu avait miraculeusement donné les traits de Jésus à Judas afin qu'il soit crucifié à sa place, en punition de sa trahison. D'autres exégètes ont plutôt proposé Simon de Cyrène, qui se serait sacrifié pour sauver le Messie, encore une fois après intervention miraculeuse de Dieu pour que le subterfuge ait lieu. Cette dernière proposition est d'autant plus astucieuse que c'est bien Simon qui porte la croix du Christ dans le récit des Évangiles. Le subterfuge aurait ainsi eu lieu à ce moment-là.

D'autres exégètes, peut-être un peu plus observateurs, ont cependant proposé une tout autre interprétation. Grammaticalement, le « *faux-semblant* » peut

être lié à Jésus *ou* à sa mort. Littéralement, l'expression arabe dit « *wa lakin shubbiha lahum* » : « *Mais ainsi leur a semblé.* » « *Ainsi leur a semblé* » quoi ? Jésus ou sa mort ? Les deux options sont grammaticalement correctes.

PROTECTION DIVINE

Si on choisit l'option selon laquelle le « *faux-semblant* » a porté sur la mort de Jésus, et non Jésus lui-même, les possibilités exégétiques se démultiplient. Certains islamologues ont rappelé en ce sens un autre passage du Coran où Abraham est jeté dans le feu quarante jours, mais en ressort indemne grâce à la protection divine. En un sens, de même que Dieu donne la vie, il donne aussi la mort. Dès lors, ne faudrait-il pas voir la réponse du Coran à propos de la crucifixion comme une négation des prétentions des Arabes judaïsés de Médine à détenir un *pouvoir* sur la vie ?

On peut ancrer une lecture du passage coranique sur la (non) crucifixion non pas comme une négation pure et simple de celle-ci, mais comme une revendication de l'exclusivité de Dieu sur le don de la vie et le don de la mort. Certains musulmans, sans doute un peu plus modernes, ont même franchi un palier dans l'audace exégétique. Toujours en considérant que le Coran ne nie pas la crucifixion en tant que telle, mais le pouvoir des hommes sur la mort, ils vont jusqu'à faire une place à la croyance en la résurrection. Après tout, si un homme est crucifié puis ressuscité, n'est-il pas exact de dire qu'il n'a « *été ni tué ni crucifié* », selon la formule coranique ?

AUDACES LOUABLES

Bien entendu, toute exégèse n'est qu'un effort de lecture, et bien malin celui qui pourra trancher entre toutes les options. Mais ne boudons cependant pas l'audace des lectures, peut-être hétérodoxe, mais sans aucun doute louables, ne serait-ce que par leur capacité à transcender des clivages interreligieux que l'on croyait, pourtant, indépassables. ■

Dialogues pédagogiques

POUR UNE ÉCOLE BIENVEILLANTE

José GERARD

Le concept a le vent en poupe dans le monde du travail, comme dans beaucoup d'autres secteurs de la société. Qu'en est-il à l'école ? Deux directeurs d'établissements ont voulu creuser la question dans *Une si naïve bienveillance* ?

La bienveillance au travail, *Le management bienveillant*, *Le manager bienveillant 2.0...* Depuis quelques années, la bienveillance est dans l'air du temps, comme en témoignent ces quelques titres de livres, parmi bien d'autres. Pas seulement d'ailleurs dans le monde du travail et de l'entreprise. Le secteur du développement personnel s'en est emparé : *La puissance de la bienveillance : prendre soin de soi, des autres et du monde*, *L'entraînement de l'esprit et l'apprentissage de la bienveillance*, etc. Le milieu éducatif lui-même s'y rallie avec, par exemple, *Éducation bienveillante : petit guide à l'usage des parents*. Face à cette émergence, Paul-Benoit de Monge et Alain Maingain, deux anciens directeurs d'école, ont voulu réfléchir à propos de ce concept en se basant sur leur expérience de terrain. De leurs échanges est né *Une si naïve bienveillance* ?, avec un point d'interrogation.

UN MOT SYNONYME DE PLUS DE LAXISME ?

Lorsque la ministre Caroline Désir, en pleine épidémie de covid, a appelé les équipes éducatives à faire preuve de "bienveillance" lors des délibérations de fin d'année, beaucoup y ont vu un appel à moins d'exigence, à plus de laxisme. Les deux co-auteurs se sont demandé pourquoi cela avait provoqué de telles tensions. C'est sans doute notamment dû au fait que le terme est employé à tort et à travers, comme toute notion à la mode. Paul-Benoit de Monge avait en effet été étonné d'entendre des élèves réclamer davantage de bienveillance. Or, à ses yeux, elle faisait partie du vocabulaire du petit catéchisme, un peu vieillot ou désuet.

Pour approfondir la question, ils ont voulu interroger le concept jusqu'à ses racines, avant de revenir à des aspects plus concrets. L'un des deux collectionnait, depuis 2010 environ, des ouvrages à son propos. Quant à l'autre, s'il n'était pas surpris d'entendre Mathieu Ricard évoquer cette attitude, il en a été tout autrement quand l'économiste libéral Bruno Colmant l'a intégré dans son discours.

Leur expérience d'enseignant puis de directeur les a conduits à constater que l'école est parfois très dure, ou en tout cas ressentie comme telle par beaucoup d'adolescents. Pour Alain Maingain, « si l'on additionne les élèves qui sont dans une spirale d'échec, d'exclusion ou de relégation, ceux qui

sont victimes de violences verbales voire d'agressions ou de harcèlement, cela fait un nombre important d'élèves en souffrance ou, comme certains le disent, fracassés par l'école. S'interroger sur la bienveillance dans ce contexte est donc loin d'être anodin. » Son collègue précise : « Attention, il n'y a pas que les enfants qui sont en souffrance. C'est également le cas des parents et des enseignants. On ne peut pas laisser l'école être un lieu de souffrance. »

OBJECTIFS D'EXCELLENCE ET DE PERFORMANCE

Ils regrettent que la vision de l'école soit aujourd'hui essentiellement managériale, avec des objectifs de performance ou d'excellence mesurés par diverses évaluations, au niveau local comme international. Ce sont les résultats qui comptent. Pour eux, la question fondamentale n'est pas là. Il faut d'abord déterminer quelle est la mission de l'enseignement obligatoire, au service de quel projet sociétal.

« Nous disposons d'un décret missions qui est d'ordre plutôt social-démocrate, mais le pilotage est guidé par l'OCDE (*l'Organisation de Coopération et de Développement Économique*), qui est de tendance néo-libérale. Dans les réflexions autour de l'enseignement, on parle beaucoup de structures, de référentiel, mais on omet souvent de s'interroger sur la relation. » « Si nous avons choisi pour titre de notre livre *Une si naïve bienveillance* ? c'est pour soutenir les enseignants et autres acteurs qui posent des actes de bienveillance et qui sont souvent l'objet de l'ironie voire du mépris de leurs collègues. »

Paul-Benoit de Monge poursuit : « Pour ma part, j'ai senti une évolution autour des années 2005-2006. Jusque-là, on vivait sous le règne de l'enfant-roi, marqué par un grand individualisme. On a vu alors de plus en plus d'élèves aspirer à davantage de solidarité, de travail en commun, de structures accueillantes. La sensibilité au bien commun s'est développée. Et le mouvement n'a fait que se renforcer depuis. Se sont imposés ensuite les enjeux climatiques, avec des élèves existentiellement inquiets, demandeurs de réconfort. Le covid n'a évidemment fait que rajouter une couche d'inquiétude. La bienveillance, le soin, sont des alternatives aux souffrances, aux angoisses. »



ÊTRE POSITIF.

Un comportement prosocial à l'école et en d'autres circonstances.

STIMULER LE DÉSIR DE L'ENFANT

Comment concrétiser cette bienveillance ? Pour les auteurs, il faut tout d'abord abandonner la croyance selon laquelle c'est l'exigence qui produit de bons résultats. Ils pensent que c'est plutôt la stimulation du désir et du plaisir de l'enfant qui y par-

vient. L'école exigeante en génère pour les meilleurs, mais pas du tout pour les autres. Aujourd'hui, ceux qui ne maîtrisent pas les codes scolaires, même s'ils sont intelligents, sont exclus. Travailler sur le climat de l'établissement et de la classe est également plus efficace que d'agiter le bâton. Installer la bienveillance n'est pas une question de délibération de fin d'année, mais de posture au quotidien. Si la tâche de l'enseignant est de tracer un certain nombre de voies d'apprentissage, elle consiste à se demander si tel

élève progresse sur les bons chemins ou s'il ne faut pas l'aider à en trouver de plus appropriés.

Cette attitude relève donc d'un souci permanent. La relation prime sur le contenu. Or, pendant leur formation, les professeurs sont très focalisés sur les seconds et très peu sur la première. Quand une ONG engage un travailleur pour les pays du Sud, elle le met en situation dans des jeux de rôle afin de tester ses interactions avec les autres et de l'amener à interroger ses représentations interculturelles. N'est-ce pas ce type

d'apprentissage qu'il serait utile d'intégrer dans le cursus des enseignants ? En effet, pour apprendre, il faut d'abord que les élèves se sentent reconnus, dans leur contexte, leur histoire, leur tradition familiale. Cela demande du temps, mais c'est du temps gagné.

CONTRE L'ANONYMISATION

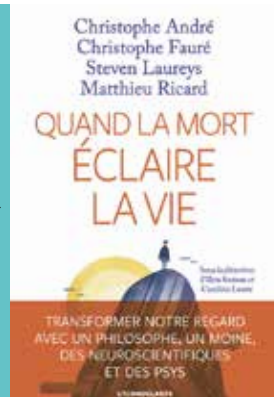
Alain Maingain évoque sa propre expérience : « *Entre le 1^{er} septembre et le début du congé de Toussaint, je veillais à avoir au moins trente minutes de rencontre avec chacun de mes élèves. Cela me prenait tous mes temps de midi, mais dès le mois de novembre, j'avais en face de moi des visages et j'étais dans une relation facilitée, ce qui favorisait les apprentissages. Dans les lieux où il est compliqué d'enseigner, je pense que beaucoup d'élèves sont anonymisés, ils ne sont ni connus ni reconnus pour ce qu'ils sont. De plus en plus d'écoles mettent d'ailleurs en place des initiatives facilitant cette reconnaissance, comme des petits-déjeuners ou des journées résidentielles à l'extérieur en début d'année.* »

Le livre édité par le Centre Avec se présente comme un parcours de douze rencontres et échanges de points de vue sur différents thèmes liés à la bienveillance. Chaque chapitre se termine par des tableaux récapitulatifs et une série de questions au lecteur. Des questions qui stimulent la réflexion, à se poser seul ou en équipe, à l'école, mais aussi dans bien d'autres contextes. ■

Paul-Benoit de MONGE et Alain MAINGAIN, *Une si naïve bienveillance ?*, Bruxelles, Centre Avec, 2022. centreavec.be

« Dans les réflexions autour de l'enseignement, on parle beaucoup de structures, de référentiel, mais on omet souvent de s'interroger sur la relation. »

Au-delà
du corps



LA MORT ÉCLAIRANTE

« Est-il possible de penser la mort afin que cette confrontation devienne le terreau d'une vie plus riche ? », interrogent Ilios Kotsou et Caroline Lesire, responsables de l'association Émergences (Bruxelles). Les psychothérapeutes Christophe André et Christophe Fauré, le moine

bouddhiste Matthieu Ricard, le philosophe Michel Gergeay, le neuroscientifique Steven Laureys et Charlotte Martial, spécialiste de la mort imminente, répondent à partir de leur vécu. Douze textes « inspirants pour éclairer la vie » terminent l'ouvrage. (M.P.)

Quand la mort éclaire la vie, Collectif, Paris, L'Iconoclaste, 2022. Prix : 20,90€. Via L'appel : -5% = 19,86€.

A full-page portrait of Soumaya Hallak, a woman with dark hair, smiling broadly. She is wearing a black top and a patterned shawl with a red border. The background is a textured, greyish wall.

Soumaya Hallak

Michel PAQUOT

« **LE CHANT**
EST LE REFLET
DE L'ÂME »

« Ma démarche est plus spirituelle que religieuse », explique Soumaya Hallak. Cette jeune femme d'origine syrienne établie en Belgique a créé l'association *1,2,3 Hope, Love, Life for Peace*. Avec elle, elle mène à Alep des activités en musicothérapie auprès d'enfants et de femmes meurtris par la guerre. Tout en poursuivant sa carrière de chanteuse lyrique.

C'est une carcasse famélique en métal de sept mètres de haut, assemblage de seaux vides et secs. Après avoir été aperçue le 22 mars devant la Bourse de Bruxelles, la statue de la Spoliation a pérégriné le 7 décembre dernier dans le quartier européen. Avant de s'arrêter place du Luxembourg pour rappeler que l'eau, désormais cotée en bourse, est un bien commun de l'humanité en voie de raréfaction. Elle était accompagnée de son créateur, le maître-verrier et romancier Bernard Tirtiaux, et de plusieurs comédiens, musiciens et chanteuses. Dont la soprano Soumaya Hallak. Le 12 janvier prochain, sous le chapiteau du cirque Bouglione place Flagey à Ixelles, dans le cadre du spectacle *Ados d'arbres* destiné à alerter sur le harcèlement, les abus sexuels et le suicide des jeunes, différents artistes se produiront. Dont Soumaya Hallak. Ces deux événements ne sont en rien une exception dans le parcours de cette chanteuse lyrique de trente-neuf ans qui met ses talents au service de causes humanitaires.

ALTERNATIVE ET ÉCLECTIQUE

Soumaya Hallak est née à Genève d'une mère suisse et d'un père syrien. À trois ans, elle se rend régulièrement chez les Frères Jacques avec qui sa grand-mère est très amie. Après s'être essayée au piano, elle découvre le chant et, à huit ans, elle tient son premier solo dans la comédie musicale *Cats*. En 2009, elle est diplômée de la Chapelle Reine Élisabeth, où elle rencontre José van Dam qu'elle retrouvera à plusieurs reprises. « *Le chant me sauve la vie, il est le lieu de tous les possibles. Il me permet de transmettre des émotions que l'on ne peut transmettre par la parole. Il est le reflet de l'âme* », s'enthousiasme celle qui se définit comme « *alternative et éclectique* », aimant faire des pas de côté. Outre le répertoire classique (Mozart, Haydn, Gounod, Berlioz, Massenet...), elle a par exemple chanté dans une adaptation de *L'œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar au Théâtre des Martyrs et a accompagné le comédien Pietro Pizzuti sur des textes de Michelle Melun. En 2021, elle a créé la pièce *Eva Ave Salve* de Jean Paul Dessy avec l'Orchestre national de Belgique. Elle associe aussi sa voix au piano de Jean-Philippe Collard (*Prière pour Alep*) et au violoncelle de Suzanne Vermeyen (duo *Vô Cello*). Et, en décembre 2020, dans le cadre du festival Musiques sacrées, elle a chanté *a capella* dans la chapelle de l'hôpital Saint-Louis d'Alep, en Syrie.

Ce pays est fondamental dans son parcours artistique et humain. Plusieurs fois par an, elle allait à Alep d'où son père est originaire. Mais, à partir de 2011 et le début de la révolte du peuple contre Bachar el-Assad, cela devient impossible. Tournant « *comme un lion en cage* », elle veut y retourner pour y être utile, principalement auprès des enfants. Recourant à la technique Jacques-Dalcroze, une pédagogie inventive qui travaille sur le mouvement, elle organise des ateliers de chants en conscience, découvrant les bienfaits de la musique. En 2017, elle parvient à se rendre à Damas où elle donne des cours de chant accompagnés de techniques de respiration, le travail musical se transformant en musicothérapie. En décembre, elle arrive à Alep où, dans un premier temps, elle est épaulée par les maristes bleus, des Frères principalement actifs sur le terrain éducatif. « *Je suis partie avec l'idée de faire chanter tout le monde. Sur place, je me suis rendu compte de l'horreur du terrain. Certains parents ne vous donnaient pas les enfants s'ils n'avaient pas à manger. C'est pourquoi, avec d'autres associations, on a mis en place des distributions alimentaires. L'association Écoliers du monde m'a beau-*

coup soutenue en me fournissant du matériel. Avec l'école Notre-Dame d'Evere, on a réalisé quatre cents mains pour la paix, belges et syriennes. »

OUVRIER LES CONSCIENCES

À Alep, Soumaya fait chanter et danser des enfants issus de familles extrêmement pauvres qui n'ont toujours pas d'électricité et dont les pères ont parfois été des rebelles. « *Je voudrais ouvrir les consciences, les champs des possibles, pour montrer qu'il existe autre chose. Je suis chrétienne, mais je m'adresse à toutes les confessions. J'aimerais retrouver le vivre-ensemble qui existait jadis. Au début, ces enfants nous arrachaient nos habits pour avoir quelques pop-corn, comme en décembre 2020 lorsque je suis arrivée déguisée en père Noël. Maintenant, ils disent bonjour. C'est un travail de colibri.* » En référence à la comptine 1,2,3 *Soleil*, elle a créé l'association 1,2,3 *Hope, Love, Life for Peace*, dont le siège social est à Bruxelles, où elle s'est installée. « *On chante, on fait du mouvement, de la respiration. Je recours à des objets transitionnels qui ont le nom de mon association : amour, espoir, paix. On chante le oui à la vie, on travaille sur la douceur, sur la communication non-violente. Mais quand les jeunes filles commencent à avoir leurs règles, leur père ne les laisse plus sortir. On essaie aussi de travailler là-dessus. Il y a d'ailleurs peu d'hommes. Or j'aimerais travailler avec eux sur la violence.* »

En 2018, Soumaya Hallak est sacrée Femme de Paix au Sénat belge. « *Cette reconnaissance, c'est un peu comme chanter au Metropolitan, se réjouit-elle. C'est un encouragement à continuer pour tous les Syriens.* » À cause de sa présence dans ce pays en guerre, elle est pourtant attaquée sur les réseaux sociaux. « *Je paie le fait d'être issue d'une famille privilégiée chrétienne. Les chrétiens sont soi-disant pro-Bachar, comme tous ceux qui rentrent au pays. Or je ne fais pas de politique. C'est une démarche spirituelle plus que religieuse, de recherche de lumière. Toutes les organisations là-bas font le travail à la place de l'État. C'est très féministe d'aller dans un quartier où la femme est opprimée et d'essayer d'ouvrir les consciences. Je porte vraiment la mission d'aider les gens par le chant.* »

UN LIEU DE BEAUTÉ

Dans la ville côtière de Baniyas et dans un village chrétien proche, elle a créé deux groupes de fanfare qui favorisent la cohésion sociale. À Alep, elle va ouvrir un centre culturel et d'art-thérapie dans une grande maison qui sera « *un lieu de beauté* ». Elle soutient aussi le projet *Heartmade* où des femmes redonnent vie à des objets usagés. Elle-même porte un manteau confectionné avec des bouts de tissus retrouvés dans le caravansérail de la soie. Si sa carrière musicale a un peu « *pâti* » de cette activité humanitaire, la chanteuse lyrique a pourtant plusieurs projets en cours. Revenant d'une tournée en Colombie, elle a donné un concert de Noël ce 21 décembre dans l'église Saint-Martin de Lens (près de Jurbise), avec la harpiste Maria Palatine et la conteuse Stella Marquet. En janvier prochain, elle tiendra le rôle d'Agnès dans l'opéra *Morgane* de Bertrand Roulet enregistré en Suisse. Et elle travaille à la création d'un opéra sur les migrations entre l'Orient et l'Occident. ■

Infos : soumayahallak.com/ / facebook.com/hallaksoumaya/

Le streaming selon Netflix

LE SOMMEIL COMME SEUL CONCURRENT

Stephan GRAWEZ

Consommation directe en ligne, vidéothèques par Internet (comme Netflix), abonnement "à la pièce" par film vu... la gamme de l'offre des plateformes en ligne est de plus en plus étendue. Sur les écrans individuels du plat pays, Netflix se taille la part du lion avec 34% de parts de marché pour 2021 (selon JustWatch). Viennent ensuite Prime Video (24%) et Disney+ (21%). Les autres opérateurs se partagent les miettes restantes : Apple TV (7%), BEtv (3%). Sans parler des plateformes moins connues : Uvio (RTBF), VRT nu ou Sooner. Ces dernières progressent tout de même, laissant augurer – dans une mesure toute relative – que la domination des géants serait légèrement en recul. Mais il en faudrait beaucoup plus pour freiner l'uniformisation des contenus.

NETFLIX, LA PIONNIÈRE

D'abord spécialisée dans la location et la vente de DVD par voie postale, Netflix voit le jour en 1997 aux States. Dix ans plus tard, la plateforme se lance dans la dématérialisation via le streaming : des milliers de titres sont désormais disponibles à distance, plus besoin du fac-

teur ou de courir au vidéoclub du coin. « C'est un succès immédiat aux États-Unis qui se consolidera aux dépens de la vieille industrie des locations physiques, anéantie par cette nouvelle concurrence : Blockbuster, le plus grand réseau de vidéoclubs du pays, ferme mille de ses succursales en 2011, avec soixante mille licenciements à la clé », raconte Romain Blondeau, ancien journaliste à l'hebdo français *Les Inrockuptibles*. Progressivement, dès le début des années 2010, le futur géant s'installe en Europe : Pays-Bas, Norvège, Irlande... En septembre 2014, c'est le tour de la France.

Lorsque le patron de Netflix - Reed Hastings - débarque dans l'hexagone, une sorte d'entente cordiale s'opère entre lui et le tout frais ministre de l'Économie et du Numérique, un certain Emmanuel Macron. « L'apparition quasi simultanée de ces deux adeptes de la culture start-up n'est pas un accident du calendrier, mais l'expression d'un nouveau monde qui vient, analyse Romain Blondeau. Ce sont deux libéraux modernistes qui n'aiment rien tant que l'innovation et l'entrepreneuriat ; deux disciples de l'économie numérique et du concept de 'destruction créatrice', selon lequel un nouveau secteur d'activités vaudra toujours mieux

que l'ancien. Uber plutôt qu'un taxi. »

Mais pour trouver un canal de distribution, le nouvel arrivant ne parvient à convaincre ni Orange ni Free qui craignent pour leurs propres catalogues de VOD ou pour l'encombrement de la bande passante française. C'est finalement Bouygues Telecom qui s'associe avec lui. Ce qui fait dire à Blondeau : « Macron et Hastings ont aussi un ami commun. Il s'appelle Didier Casas, directeur général adjoint de Bouygues Telecom. Trois ans plus tard, Didier Casas suspendra ses activités chez Bouygues pour rejoindre le mouvement En Marche !. »

ÉCONOMIE DE L'ATTENTION

En France, l'évolution est fulgurante : de neuf cent mille abonnés en 2014, leur nombre grimpe à trois millions quatre cent mille trois ans plus tard. Dans cet univers où l'argent à peu d'odeur, Netflix a le nez fin. La plateforme n'oublie pas que ses origines sont dans la Silicon Valley et que l'innovation est génétique. Elle popularise quatre techniques qui vont doper ses ventes. Un : la dé-linéarisation.

Médias
&
Immédi@ts

LABO EN LIGNE

EcclesiaLab est le nom d'un nouveau site chrétien créé par le Centre de Théologie Pratique de UCLouvain. Il a pour but de rassembler toutes les personnes qui promeuvent l'innovation ecclésiale, et vise toute l'Église catholique en Occident francophone. Il entend lancer un certain nombre de projets et d'événements pour observer, étudier et soutenir les lieux innovants qui recherchent de nouvelles manières d'annoncer l'Évangile.

ecclesialab.org/

AUDIENCES DES MÉDIAS "CATHOS"

Prieenchemin.org, podcast de prière biblique des jésuites de Belgique, est écouté quotidiennement par 40 000 auditeurs. Dominicains.tv, produite par les dominicains belges, a été vu 525 748 fois en 2021. Cathobel, site institutionnel de l'Église catholique, comptabilise 55 000 visiteurs par mois. En comparaison, en un seul jour (ce 29/11/2022), les sites de *Sud Info* et de la RTBF avaient enregistré chacun plus de deux millions de vues, celui de *La DH* un peu plus d'un million et celui du *Soir* un peu moins.



© Adobe Stock

Bien calés dans leur divan au sein du cocon familial, les Belges ne cessent de consommer les offres des plateformes de vidéos à la demande (VOD). Les usages des familles ont bien changé et la bataille entre celles de streaming fait rage. Home sweet home cinéma...

MAXIMISER LES BÉNÉFICES.
En captivant l'attention en permanence.

Terminé le feuilleton du mardi soir ou la série du jeudi après-midi, maintenant c'est quand je veux, si je veux. Deux : la mise en ligne simultanée de plusieurs épisodes (voire d'une saison complète), ce qui encourage leur consommation en enfilade. La norme devient d'en avaler entre deux à six à la suite. Trois : le *post-play*, ou l'enchaînement automatique des épisodes. Plus besoin de retrouver la télécommande. Et quatre : la diffusion à vitesse modifiée. Si elle facilite le ralenti pour permettre aux mal voyants de mieux lire les sous-titres, elle sait pertinemment que son accélération ravira les plus addicts qui pourront ainsi ingurgiter encore plus de programmes. Ces techniques dopent le *binge watching*, ou le visionnage sans fin et à toute heure.

« Notre attention est un vaste marché qui se convertit pour son service en gain de popularité, en abonnements et cotation boursière. Nous avons, planquée-là entre les heures de travail et celles consacrées à la famille, une quantité de temps disponible que cherchent à capter le patron de Netflix et ses coreligionnaires de twitter ou de facebook. Reed Hastings avait résumé l'affaire par cette formule : 'Notre

seul concurrent dans cette industrie, c'est le sommeil' », conclut Romain Blondeau.

DEUXIÈME RECONVERSION

Si le passage des vidéoclubs vers le streaming est la première reconversion de Netflix, Bernard Cools, directeur des études à l'agence médias Space et professeur invité à l'UCLouvain, en voit une deuxième : « Son entrée comme producteur, et plus seulement comme diffuseur, constitue une étape importante. C'est une réussite. Elle est devenue une référence, comme HBO, ou plus anciennement, comme Disney. Cette entreprise est admirable dans sa capacité à se réinventer. Si le binge watching est aujourd'hui courant, elle va en partie revenir au feuilletonnage classique. Elle fait des tests là-dessus. Sa culture d'entreprise est de ne se laisser dépasser par rien. » Comme producteur, le mastodonte américain est vu par certains comme audacieux, incisif, bousculant Hollywood. Pour Bernard Cools, il « n'est pas le plus aventureux, HBO a une plus grande tra-

dition de non-conformisme. La nécessité de devoir produire vient du fait qu'il a donné des idées à beaucoup d'autres et qu'il doit compenser la perte du catalogue Disney ».

Sur le plan idéologique, il est difficile de situer Netflix. « Dans l'ensemble, les entreprises de la Silicon Valley sont plutôt dans une mouvance progressiste, voire libertarienne, estime-t-il. Cet arrière-fond existe sans doute. Mais, fondamentalement, c'est une société qui fonctionne au profit sans trop d'états d'âme, tant que cela maximalise les bénéfices. » La récente controverse autour de la production d'un film d'une Cisjordanienne sur la *nakba* (guerre israélo-arabe de 1948) a beau provoquer une levée de boucliers en Israël, Netflix en profitera de toutes façons. Et pour redresser ses finances vraiment mal en point, Netflix a déjà entamé sa troisième reconversion outre-Atlantique : l'introduction de la publicité dans douze pays du monde, dont les États-Unis, le Royaume-Uni, la France, le Japon, mais pas encore la Belgique. ■

Romain BLONDEAU, *Netflix, l'aliénation en série*, Paris. Seuil-Libelle. 2022. Prix : 4,50€. Pas de remise. Space [space.be/seen](https://www.space.be/seen)



UNE YOURTE PIQUANTE

Green washing ou réel choix pour un mode de vie écologique, la RTBF se lance dans une télé-réalité durable et survivaliste. Un moyen original de parler de ces nouvelles pratiques sans être trop pédagogique, en séduisant l'audience en enfermant des personnages connus dans une yourte, loin de tout confort. Pour être populaire, cette expérience sera "imposée" à 6 vedettes du

Grand Cactus. Conventions de tv-réalité obligent, elles devront se surpasser et sortir de leurs habitudes, comme à *Koh Lanta*, avec toilettes sèches, objets durables, ni plastique ni écran. Le tout dans une compétition entre équipes obligées de remporter des défis pour ne pas perdre eau, gaz, lumière... À l'instar de *Fort Boyard*, les sommes gagnées iront à une association de développement durable.

Tipik, 29/12/2022 et 05/01/2023.

POMPÉ SOUS-MARINE

À deux pas de Naples, une immense cité de villégiature romaine repose toujours au fond de la mer. Ville du luxe, des luttes de pouvoir et de tous les excès, Baïes révèle petit à petit d'incroyables secrets où plane l'ombre de Néron. Un choix de contre-programmation étonnant pour une soirée de jour de Noël...

La cité des plaisirs de Néron, Arte, 25/12 20h05. [Arte.tv](https://www.arte.tv), 24/12 au 26/06/2023.

Annie Colère, un film d'une pédagogie précieuse

C'ÉTAIT UN TEMPS DE SORORITÉ JOYEUSE

Dominique COSTERMANS

« **N**'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. » On ne pourra pas dire que Simone de Beauvoir n'avait pas mis en garde. L'arrêt de la Cour Suprême des États-Unis, qui renvoie à chaque État le droit de légiférer en matière d'IVG, avec pour conséquence des interdictions ou des restrictions dramatiques pour les femmes, vient le rappeler cruellement. En Europe, Malte, la Pologne, la Hongrie, l'Italie basculent lentement dans le camp des pays qui interdisent l'IVG ou contraignent sévèrement son accès.

UN HAVRE CHALEUREUX

Malgré son titre, l'énergie qui traverse *Annie Colère* est moins celle de la colère que celle de la solidarité, de la tendresse, de la bienveillance (ce mot hélas aujourd'hui banalisé jusqu'à l'écœurement) et d'une joyeuse sororité en marche. Début des années septante. Annie, incarnée par l'extraordinaire Laure Calamy (César de la meilleure actrice pour *Antoinette*

dans les Cévennes), est ouvrière dans une usine de matelas. Deux enfants, de seize et neuf ans, un gentil mari syndicaliste, bref, une vie modeste et heureuse. Lorsque survient une grossesse non désirée qui l'amène à pousser la porte d'un MLAC (Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception).

En ces temps où, en France, l'IVG est clandestine et passible de prison, où de nombreuses femmes en meurent, deviennent stériles ou subissent de barbares curetages à vif qui n'ont d'autre "vertu" que celle de la punition morale, le MLAC apparaît comme un havre chaleureux de solidarité et de sécurité. Deux raisons à cela : le lien militant entre ses membres et l'arrivée de la méthode Karman, une technique d'IVG simple, douce et ne nécessitant pas d'anesthésie.

Force est de constater que l'IVG est rarement représentée au cinéma. Et quand elle l'est, c'est de façon dramatique, voire fatale. Blandine Lenoir propose avec ce film un contre-discours d'une pédagogie précieuse, porté par deux militantes du MLAC : une gynécologue (India Hair) et une

infirmière (Zita Hanrot). La pédagogie douce est d'ailleurs une constante qui traverse ses deux premiers longs métrages. *Aurore* (2017, avec Agnès Jaoui), où une télévision allumée permet notamment d'apercevoir la regrettée Françoise Héritier. Et *Zouzou* (2014), où Laure Calamy, déjà, se fait remarquer par une scène où elle incarne un désopilant clitoris, au grand bonheur comique de ses mère, sœurs, petite voisine, autant de spectatrices improvisées.

Née au début des années septante aux États-Unis, la méthode Karman a permis de diviser par dix la mortalité post-IVG, grâce à sa technique d'aspiration ne nécessitant aucun cadre hospitalier. Elle pouvait dès lors être pratiquée sans risque par des non-médecins. Dans *Annie Colère*, tout est dit, ou plutôt montré, dans la douceur, l'empathie – via cette mosaïque de visages de femmes qui traduisent autant d'émotions. Et même le rire, quand l'une des militantes oblige un jeune confrère médecin à baisser son pantalon et à s'installer dans les étriers, histoire qu'il sache désormais comment s'adresser aux femmes qu'il croisera dans cette position.

Toiles
&
Planches

L'AUTRE ROSTAND

Immense succès théâtral (mérité) lors de sa création à Paris en 2017 (cinq Molière), cette pièce d'Alexis Michalik présente l'autre côté du miroir de la vie supposée de l'auteur de *Cyrano de Bergerac*. Une œuvre que, selon Michalik, il aurait eu bien du mal à écrire. Dans sa mise en scène ultrarapide et dynamique, cette façon contemporaine de déshabiller un mythe le revêt d'une autre aura, bien plus humaine.

Edmond, mise en scène Michel Kacenenelbogen, Théâtre de Liège 31/12-07/01, Namur 11-15/01, CC Huy 18/01, Ath Le Palace 31/01, Welkenraedt 03/02, CC Ottignies 17-18/02, Verviers 09-10/03.

L'ESPOIR DU CHILI

En octobre 2019, un million et demi de personnes sont dans la rue à Santiago pour réclamer plus de démocratie, une vie plus digne, une meilleure éducation, un système de santé plus performant et une nouvelle constitution. Les femmes sont en tête de cortège. La peur semble avoir disparu. Le cinéaste Patricio Guzmán filme et documente cette révolution sans leader, qui a mis au pouvoir un nouveau président de gauche de 35 ans pour l'espoir de tout un peuple. Son pays imaginé semble devenir réalité.

Mi país imaginario, en salle dès le 18/01.



UNE LUTTE FINALE.
Un film qui restitue l'esprit militant et féministe des années 70.

Avec Annie Colère, son troisième long métrage, la réalisatrice Blandine Lenoir signe un film sur le combat historique pour la dépénalisation de l'avortement. Où l'on retrouve dans le rôle-titre la lumineuse Laure Calamy.

DÉSŒBÉISSANCE CIVILE ORGANISÉE

Si, après sa propre IVG, Annie pourrait retourner à sa vie, le décès subit de sa jeune voisine l'incite à pousser à nouveau la porte du MLAC et à proposer ses services comme "accompagnante". Entendez : faire du café, rassurer, éponger les larmes, tenir la main, recueillir les confidences. Mais surtout, goûter à ce formidable esprit militant et y trouver un sens neuf. Le bouche-à-oreille fait son effet et de plus en plus de femmes viennent se faire avorter au MLAC, fuyant les cintres et les aiguilles à tricoter des faiseuses d'anges et la barbarie des actes hospitaliers. La désobéissance civile s'organise sans se cacher. Le système est ébranlé. On ne peut plus ignorer ces dizaines de milliers de femmes qui choisissent de recourir à l'IVG, au risque de leur vie ou de la prison. En 1975, l'Assemblée nationale française adopte la loi Veil.

Est-ce la fin de l'histoire ? C'est celle d'une aventure, en tout cas. Les mi-

litantes expriment leur crainte de voir l'IVG "récupérée" par le monde hospitalier et réduit à un acte sans tendresse, sans écoute. Les mineures n'y auront pas accès sans l'accord de leurs parents. Ni les femmes précaires, car avant que l'IVG ne soit remboursée, il en coûtait six cents francs français pour se faire avorter. Mais surtout, c'est la fin d'un combat, et pour Annie et ses amies, le temps d'un deuil : celui de l'engagement militant, uni-es autour d'un même projet, sans barrière de classe. Pour quelle cause pouvait-on voir réunies ouvrières, médecins, bourgeois-es, sans rapport de force ? Annie, métamorphosée par ces mois de lutte et désormais politisée, a trouvé un nouveau sens à sa vie. Va-t-elle rentrer au bercail, ou transformer son deuil en un engagement plus pérenne ?

ET EN BELGIQUE ?

En Belgique, ce n'est que le 3 avril 1990 qu'a été votée par le Parlement la loi Lallemand-Michielsens dépénalisant partiellement l'IVG. Cet événement a créé un précédent constitu-

tionnel dont les Belges se souviennent car Baudouin I^{er}, qui refusait, pour des raisons morales, de sanctionner la loi, a été mis dans l'impossibilité de régner pendant quarante-huit heures.

Aujourd'hui, dix-huit mille femmes recourent chaque année à l'IVG. Ce chiffre est constant. Pourtant, 57% d'entre elles utilisaient un moyen de contraception réputé fiable (pilule, stérilet...) au moment où une grossesse non désirée est survenue. En 2016, selon une enquête du Centre d'action laïque, plus de 71% des catholiques francophones étaient favorables à la sortie de l'IVG du Code pénal. C'est le cas depuis octobre 2018 : elle n'est plus considérée comme un délit « *contre l'ordre familial et la moralité publique* ». « *Ces droits ne sont jamais acquis*, disait encore Simone de Beauvoir. *Vous devrez rester vigilantes votre vie durant.* » ■

Annie Colère, de Blandine Lenoir, en salles le 11 janvier.



ÉLOGE DE LA LITTÉRATURE

La comédienne Edwige Baily livre une véritable performance dans ce spectacle qui fait l'éloge de la littérature. Avec un humour léger et une énergie époustouflante, elle incarne deux professeuses de littérature. La première, complètement déjantée et gesticulante, raconte l'histoire tragique d'Antigone. L'autre, jeune

et séductrice, entreprend une liaison amoureuse avec un de ses élèves. En passant par Camus, Aragon, Baudelaire, Rimbaud ou Flaubert, leurs histoires risquent bien de se rejoindre pour le plaisir de tous. Une œuvre marquante et savoureuse qui donne envie de se replonger dans les grands livres.

Tout ça pour l'amour ! d'Edwige Baily et Julien Poncet, 10-21/01, Studio 12, Place Agora, Louvain-la-Neuve. ☎ 0800.25.325 levilar.be

LA MAGIE DE NOËL

Avec un sens de la féerie et de la magie, Luc Petit a concocté un spectacle fabuleux dans trois cathédrales de Wallonie. Les nouvelles technologies, les acteurs, danseurs et acrobates réenchangent Noël, tout en mettant en valeur le patrimoine.

Le combat des anges, cathédrales de Liège 26-30/12, Namur 02-04/01 et Arlon, 6-8/01. www.nocturnales.be/le-combat-des-anges

La réalité déconstruite

PICASSO A-T-IL ÉTÉ ABSTRAIT ?

José GERARD

Pablo Picasso. Probablement le peintre et plasticien le plus connu et reconnu du XX^e siècle, même si, lorsque l'on dit à un enfant qu'il a fait "du Picasso", ce n'est pas un compliment. Né en 1881 et décédé en 1973, on célèbre en 2023 le cinquantième anniversaire de sa mort. Une longue vie, avec plus de septante années de création et une production énorme. Des peintures, mais aussi des dessins, des collages, des sculptures, des assemblages, des céramiques. Quasi tous les grands musées du monde peuvent présenter l'une ou l'autre de ses œuvres. À tel point que l'impression de déjà-vu risque de poindre quand une exposition est annoncée. Quel regard neuf peut-on porter sur l'artiste ? Que peut-on encore en apprendre ?

UN POINT DE VUE ORIGINAL

Les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique (MRBA), en collaboration avec le Musée national Picasso-Paris, s'efforcent cependant de proposer un angle d'approche original en se focalisant sur les rapports de Picasso avec l'abstraction. Inventeur, avec

Georges Braque, du cubisme dont sa célèbre toile de 1907, *Les demoiselles d'Avignon*, marque les débuts, il s'est pourtant toute sa vie déclaré opposé à l'art abstrait, qui débute aux alentours de 1910 avec, entre autres, le peintre Kandinsky.

UN HABIT REFUSÉ

Interpellé par un critique d'art au sujet de tableaux réalisés par lui et Braque en 1910 et qui avaient été qualifiées d'abstraites par certains commentateurs, il répond de manière non équivoque : « *J'ai horreur de toute cette peinture dite abstraite. L'abstraction quelle erreur, quelle idée gratuite. Quand on colle des tons les uns à côté des autres et qu'on trace des lignes en l'air sans que cela corresponde à quelque chose, on fait tout au plus de la décoration. Justement durant cette période nous avons la préoccupation passionnée de l'exactitude. On ne peignait que d'après une vision de la réalité, que nous tâchions par un travail acharné – combien nous avons soigné ce côté-là – d'analyser plastiquement.* »

Picasso refera d'ailleurs ce type de déclaration plusieurs fois au cours de

sa longue existence. Pourtant, pas mal de peintres abstraits ont vu en lui un précurseur. Et si l'on se réfère à son travail de l'époque, on peut s'interroger sur le caractère paradoxal de ces déclarations. Picasso travaille en effet à ce moment à un *Monument à Guillaume Apollinaire*, dont une maquette préparatoire est présentée dans l'exposition. Il s'agit d'un assemblage de fils métalliques qui se croisent, sans qu'il soit possible d'y déceler une réalité concrète.

Michel Draguet, commissaire de l'événement, ne prétend pas le contraire. « *Notre discours ne vise pas à faire endosser par Picasso un habit qu'il s'est toujours refusé à porter : celui d'un peintre abstrait ou d'un théoricien d'une abstraction érigée en système. Il s'agit plutôt d'interroger par la réunion d'une série d'œuvres un parcours qui, à des moments précis et dans des contextes spécifiques, ont conduit Picasso à franchir cette ligne qu'incarne l'abstraction en produisant des œuvres frappées, selon l'opinion publique, d'inintelligibilité, d'hermétisme ou d'une rupture avec l'illusion mimétique.* »

DÉCONSTRUCTION

La relation de Picasso avec l'abstraction relève donc davantage de l'analyse de son œuvre que de l'intention du peintre. Dans ses toiles cubistes, il se donne pour projet de proposer une vision aux multiples points de vue sur un objet ou un personnage. Cette approche rend plus complexe la reconnaissance du sujet de la toile par le spectateur. Elle comporte aussi une part de déconstruction, qui sera par ailleurs une des grandes caractéristiques de nombreux courants ar-

Portées & Accroches

ÉTERNEL FUGAIN

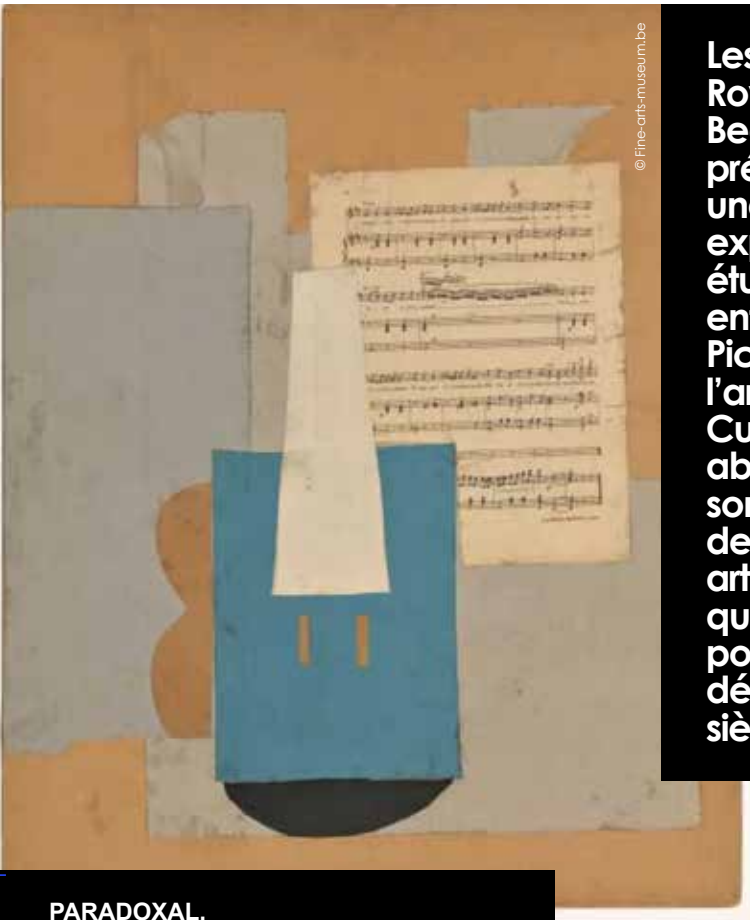
On ne donne pas d'âge, ni à lui ni à ses chansons que fredonnent toujours les générations d'aujourd'hui. Pourtant, Michel Fugain fête ses quatre fois vingt printemps. Et avec un nouveau spectacle, s'il vous plaît. Il y fait autant participer le public, qui aime chanter ses tubes éternels, qu'il ne lui présente de nouvelles chansons. Avec comme leitmotiv le fait que, depuis des décennies, il n'a jamais cessé de faire bande. À part.

Fugain fait Bandapart, 10/01 Bruxelles (Cirque Royal). 11/01 Liège (Forum). 18/01 Mons (Théâtre). 19/01 Louvain-la-Neuve (Aula Magna). 23/05 Namur (Théâtre Royal).

COLLECTIONNEUSES

Chez les Rothschild, plusieurs femmes, en particulier dans la branche familiale française, ont, dès le XIX^e siècle, réuni des collections d'art très importantes et variées. En collaboration avec le Musée du Louvre, La Boverie présente 350 œuvres de celles de neuf d'entre elles, qui vont de la Renaissance jusqu'à l'art contemporain. Le visiteur y croquera Delacroix, Cézanne, Egon Schiele, Calder et bien d'autres.

Collectionneuses Rothschild. Mécènes et donatrices d'exception. La Boverie, parc de la Boverie, 4020 Liège. Ma-di 10-18h → 26/02/23. ☎ 04.238.55.01
📄 <https://lesmuseesdeliege.be>



© Fine-arts-museum.be

Les Musées Royaux des Beaux-Arts présentent une grande exposition qui étudie les liens entretenus par Picasso avec l'art abstrait. Cubisme et abstraction sont en effet deux courants artistiques quasi contemporains du début du XX^e siècle.

PARADOXAL.

L'artiste a toujours refusé d'être considéré comme un peintre abstrait.

tistiques du XX^e siècle. Cette déconstruction est parfois menée tellement loin que le spectateur n'a plus que le titre de l'œuvre pour imaginer ce qui se trouve devant lui. Picasso, lui, estime que l'objet garde une « *empreinte ineffaçable* », quel que soit son niveau de décomposition.

Outre cette volonté de multiplier les points de vue sur l'objet, l'artiste poursuit aussi une quête de l'essence

de ce qu'il a devant lui. Il est ainsi proche de ce que Kandinsky déclarait à propos de l'abstraction : « *Un processus de décantation de la réalité pour en condenser la portée subjective inscrite dans l'expérience unique de l'action remémorée et du geste pictural.* » De tels propos peuvent certes paraître très théoriques, mais les cent quarante dessins, tableaux et objets qui sont présentés sont bien concrets et se laissent admirer en silence.

PROCESSUS CRÉATIF

Cette exposition permet aussi d'approcher le processus créatif de l'artiste illustré par de nombreuses photos. Celles-ci le montrent dans les différents ateliers qu'il a occupés, où la multiplicité des œuvres en cours donne une idée de sa manière de travailler et où il est souvent mis en scène comme un matador puissant qui va engager le combat avec le tableau à réaliser. Le visiteur peut aussi constater qu'il passe par de nombreux dessins et études avant d'en arriver au résultat final. Et qu'il revient régulièrement sur les mêmes sujets en tentant de les traiter différemment, jamais convaincu qu'il a exploré toutes les possibilités formelles ni qu'il a trouvé la plus satisfaisante. On voit ainsi se succéder différentes thématiques récurrentes : le musicien, les baigneuses, la tête de femme, l'homme à la guitare, l'homme à la pipe, l'arbre, les trois nus, le violon et feuille de musique, la crucifixion, etc.

Sa puissance, voire sa boulimie créatrice, est telle qu'il s'essaie à des techniques variées, montrées elles aussi dans l'expo bruxelloise. C'est ainsi qu'il a produit de nombreuses poteries et céramiques, où il s'autorise d'ailleurs des motifs décoratifs abstraits. Les fans de Picasso comme les simples curieux trouveront leur compte dans cette exposition bien construite et accompagnée d'un catalogue de près de trois cents pages, richement illustré, paru aux éditions Racine. ■

Picasso et l'abstraction, aux MRBA, rue de la Régence 3, 1000 Bruxelles. Ma-ve 10-17h, sa-di 11-18h → 12/02/23 fine-arts-museum.be



RÊVES D'ÉGYPTE

Depuis plus de 2000 ans, l'Égypte passionne et fait rêver. Détenteur d'une très riche collection égyptienne, le musée de Mariemont a choisi non pas de présenter des antiquités, mais des objets témoins de cet intérêt aux différentes époques de l'histoire occidentale, de l'antiquité romaine à aujourd'hui. On trouvera donc des œuvres d'artistes ou arti-

sans qui se sont inspirés de la culture égyptienne ou des fantasmes qu'elle suscite, depuis une statuette d'Isis gallo-romaine jusqu'à Rihanna en Néfertiti. Le visiteur est invité à traverser un salon, une bibliothèque, une salle de jeux ou un jardin.

Égypte. Éternelle passion. Musée Royal de Mariemont, chaussée de Mariemont 100, 7140 Morlanwelz. Ma-di 10-17h → 16/04/23 ☎064.27.37.61 musee-mariemont.be

BURY GRAVEUR

Connu pour ses sculptures cinétiques, Pol Bury, qui aurait eu 100 ans en 2022, était aussi graveur. On retrouve ici ses préoccupations à travers différentes thématiques : la géométrie, le mouvement, le temps, l'enchantement, les transformations...

Pol Bury. Va-et-vient. Centre de la gravure, rue des Amours 10, 7100 La Louvière. Ma-di 10-18h → 12/03/23. centredelagravure.be

De beaux livres à offrir



INONDATIONS ET SOLIDARITÉ

Ils s'appellent Georgette, Baptiste, Madeleine, Luc ou Carine. Leurs maisons ont été envahies et détruites par les flots de la Vesdre, de la Hoëgne ou de l'Ourthe en juillet 2021. Explorant les villages et hameaux sinistrés de Dolhain, Ensival, Pepinster, Nessonvaux, Esneux, Angleur... Caroline Lamarche (textes) et Françoise Deprez (photos) donnent une âme et un visage à ses « *sinistrés* » qui se remettent parfois très lentement de ces inondations dévastatrices. Face aux malheurs, la solidarité entre Wallons et Flamands réchauffe les cœurs. Authenticité de la rencontre et attention aux récits de vie. (St.G.)

Françoise DEPREZ et Caroline LAMARCHE, *Toujours l'eau – Juillet 2021*, Tavier, Éditions du Caïd, 2022. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.



LA PLUME DE PLANTU

Quand le célèbre cartooniste revisite l'année écoulée, c'est toujours un régal pour les yeux et les idées ! 2022 a été un grand cru pour les dessinateurs de presse : guerre en Ukraine, élections de mi-mandat aux États-Unis, pandémie toujours embusquée, dérèglement climatique propice aux querelles entre sceptiques et anti-sceptiques... La plume est toujours incisive pour illustrer toutes les facettes de nos actualités qui défilent et s'oublent parfois vite : départ de Merkel, clin d'œil sur Boris le British, hommage à Salman Rushdie... L'encrier de Plantu est une belle machine à remonter le temps immédiat. (St.G.)

PLANTU, 2022 - *Sale temps pour la planète*, Paris, Calmann-Lévy, 2022. Prix : 19,10€. Via *L'appel* : - 5% = 18,50€.



LE ROI D'ÉGYPTE

Il y a 75 ans, mourait l'une des figures belges les plus connues de par le monde, mais dont le nom ne signifie plus rien aux jeunes générations : Jean Capart. Un homme qui, pendant un demi-siècle, a fait rimer Belgique et égyptologie, de sa participation à l'ouverture de la chambre funéraire de Toutankhamon en compagnie de la reine Élisabeth à la création d'une fondation d'égyptologie aux Musées Royaux du Cinquantième, dont il sera ensuite conservateur. Conférencier couru, il était "un personnage" dont cet ouvrage vraiment remarquable, superbement illustré et mis en page, raconte la vie avec passion. (F.A.)

Jean-Michel BRUFFAERTS, *Jean Capart, le chroniqueur d'Égypte*, Bruxelles, Racine, 2022. Prix : 34,95€. Via *L'appel* : - 5% = 33,20€.



LES PAPES EN BD

A priori, l'histoire de l'Église et, partant, celle des papes qui se sont succédé ne semblent pas intéresser le commun des mortels. Dès lors, accessible à tout public, cette BD de quelque 600 pages - dont les dessins auraient peut-être pu être plus "classiques" - tombe à pic. Elle s'emploie, avec parfois beaucoup d'humour, à dresser panorama de cette histoire fantastique. Permettant aussi de comprendre pourquoi, aujourd'hui, le pape François refuse de séjourner au Vatican au sein de la Curie, pour être en sécurité à la résidence Sainte-Marthe. Au vu de l'histoire, c'est plus sûr et plus... courageux. (M.L.)

Olivier BOBINEAU et Pascal MAGNAT, *L'incroyable histoire de l'Église*, Paris, Les Arènes, 2022. Prix : 33€. Via *L'appel* : - 5% = 31,35€.



L'ART MODERNE

C'est un peu "l'art moderne pour les nuls" en format de poche. Sans l'aspect et la démarche de ces ouvrages, mais avec l'objectif de toucher qui ignore tout de l'art depuis la fin du XIX^e siècle. On lui en présente tous les courants et, grande prouesse, la plupart des artistes. De manière ramassée, avec de brèves bios, surlignées par endroit, un mot des principales œuvres, dont une en image, et une anecdote croustillante. Plus on avance vers l'aujourd'hui, plus le livre explose de découvertes. Son ambition : que le lecteur l'emmène avec lui dans une expo ou un musée. Une superbe idée, même s'il n'est pas si léger que cela. (F.A.)

Adam BIRO, Karine DOUPLITZKY, *Raconter l'art ! – L'art moderne*, Paris, Flammarion, 2022. Prix : 29,90€. Via *L'appel* : - 5% = 28,41€.



SCIENCE ET MYSTÈRES

La journaliste scientifique et présentatrice météo sur France 2 Chloé Nabédian décrypte dix grands mystères de la nature qui sont restés longtemps inexplicables. Des pierres qui se déplacent toutes seules dans la vallée de la mort au point qu'elles semblent vivantes, un volcan en Indonésie qui crache de la boue sans interruption depuis quinze ans, un phare breton qui rend fous tous ses gardiens... sont autant d'énigmes qui ont nourri d'inquiétantes légendes. L'autrice mène l'enquête, raconte les faits comme dans un roman et révèle les secrets qui en sont à l'origine avec des schémas très didactiques et de magnifiques illustrations. (J. Ba.)

Chloé NABÉDIAN, *Les grands mystères de la nature*, Monaco, Éditions du Rocher, 2022. Prix : 23€. Via *L'appel* : - 5% = 21,85€.

De beaux livres à offrir



LA FAGNE À NU

À l'occasion du centenaire de Spa Reine, la société Spa Monopole a demandé à une chroniqueuse naturaliste et à un photographe de réaliser un livre sur le patrimoine naturel entourant ses activités. Le résultat est une ode à la beauté du "pays des sources". Comme s'ils écrivaient un carnet de route, les deux "explorateurs" racontent leurs découvertes à l'aide de descriptifs, de focus sur des personnages et de superbes photos qui ont cliché la Fagne, sa flore et ses faunes, sous toutes ses coutures. Des sources aux bocages, un itinéraire qui inspirera tout qui a envie de faire parler cette terre *a priori* hostile. (F.A.)

Virginie HESS, Thomas MEUNIER, *Au pays des sources*, Neufchâteau, Weyrich, 2022. Prix : 30€. Via *L'appel* : - 5% = 28,50€.



LES YEUX DANS LES PIEDS

« *Les chemins incitent à regarder plus haut, plus loin et même au-delà.* » C'est cette expérience que veut faire vivre l'auteur de ce livre pour qui « *il n'y a pas de randonnées sans histoire, pas de chemin qui ne raconte quelque chose* ». Une invitation à regarder les chemins autrement. À les emprunter pour se laisser aller à des rencontres étonnantes avec ceux qui les ont ouverts par le passé ou qui continuent à les faire vivre sous leurs pas. Un livre lu des fourmis plein les pieds en attendant de chausser ses chaussures de marche pour s'en aller explorer avec un œil neuf les sentiers proches de chez soi. (C.M.)

Robert MACFARLANE, *Par les chemins*, Paris, Les Arènes, 2022. Prix : 24€. Via *L'appel* : - 5% = 22,80€.



COHABITATION ENTRE L'ANIMAL ET L'HOMME

Ce livre de photographies animalières va à la rencontre des animaux qui partagent avec l'humain un minuscule territoire. Pour parler du fragile équilibre nécessaire à leur existence et de l'aveuglement de l'espèce humaine, des textes et photos sont plus militants que de longs discours. Le renard souvent chassé de façon sauvage, sans aucune raison. La défense du bocage, la préservation des chemins inondés, les dérives de la chasse. Des textes poétiques invitent à l'émerveillement et à la beauté gratuite face à ces habitants des contrées proches. (P.F.)

Patrick LEBECQUE et Étienne BAUVIR, *Hors voies et chemins*, Neufchâteau, Weyrich, 2022. Prix : 36€. Via *L'appel* : - 5% = 34,20€.



PERPÉTUELS OISEAUX

Les calendriers se font rares. Notamment parce qu'il faut les changer tous les ans. On appréciera donc celui-ci qui est perpétuel : il égrène les dates, sans préciser les jours. Chacune d'entre elles est accompagnée d'une des 366 superbes photographies d'oiseaux prises aux quatre coins de Belgique par un jeune photographe de 23 ans. Observant les oiseaux depuis dix ans, il dispose d'une collection d'images immense parmi lesquelles il a choisi les meilleurs clichés. Une légende permet non seulement d'identifier chaque volatile, mais aussi d'en savoir plus sur lui. Même perpétuel, on ne s'en lassera pas. (F.A.)

Antoine JAUMAIN, *L'envolée, oiseaux d'ici, voisins et migrants*, Neufchâteau, Weyrich, 2022. Prix : 25€. Via *L'appel* : - 5% = 23,75€.



LOPIN CACHÉ

Et pourquoi ne se laisserait-on pas émerveiller par un potager ? On croit celui-ci limité à quelques légumes banals ? Voici qu'on découvre un feu d'artifice de plantes en tout genre, aux allures improbables et aux vertus mystérieuses, venues d'on ne sait où. Même s'il est immobile, ce bel ouvrage illustré embarque le lecteur dans un improbable voyage qui lui permet de découvrir la myriade de choses que peut receler un petit lopin de terre. Le guide de ce périple n'en est pas à son coup d'essai, mais il accompagne ici ses visiteurs dans une rêverie en finesse et tendresse, tout en prodiguant d'utiles conseils. (F.A.)

Xavier MATHIAS, *Le potager d'un rêveur*, Mens, Terre vivante, 2022. Prix : 26€. Via *L'appel* : - 5% = 24,70€.



SEMAINIERS LUNAIRES

Il existe encore des gens qui gèrent rendez-vous et autres événements dans un agenda papier, et non sur un smartphone. Si, de plus, ces personnes sont amatrices de jardins, ces agendas vont les combler. Le premier se focalise sur le bio. Il accorde une page à chaque semaine de l'année, réservant l'autre à présenter soixante "plantes qui soignent" méconnues. Le second, style agenda à anneaux, accorde deux pages à chaque semaine, et se focalise sur des conseils pratiques en fonction du climat belge. Tous deux tiennent compte des phases de la lune qui influencent les cultures. (F.A.)

Ève GAIGNARD, *L'agenda du jardinier bio*, Mens, Terre vivante, 2022. Prix : 12€. Via *L'appel* : - 5% = 11,40€.
L'agenda jardin, Neufchâteau, Weyrich, 2022. Prix : 20€. - 5% = 19€.

De beaux livres à offrir



CALENDRIER POTAGER

Les calendriers muraux ne semblent plus à la mode. Pourtant, celui-ci vaut le détour, tant pour son esthétisme que pour son contenu. Il s'adresse aux amoureux des jardins, et plus précisément des potagers, auxquels il se propose de servir de guide tout au long de l'année. Il suffit de consulter la page du mois pour savoir que planter, et quand, en tenant compte notamment des phases de la lune. Et pour découvrir les floraisons, légumes et fruits du mois. De grande dimension, ce calendrier séduit par la joliesse de ses dessins de scènes de jardin. Des images dont on aurait presque envie de faire des tableaux. (F.A.)

Le calendrier 2023 du potager bio, Mens, Terre Vivante, 2022. Prix : 10€. Via L'appel : - 5% = 9,5€.



TOUT À LA TRUFFE

On l'imagine réservée pour des dégustations huppées ou d'exceptionnelles recettes seulement dignes des grands chefs. Que nenni ! La truffe s'apprécie tout au long du repas, de l'apéro au dessert. Et pas seulement dans le mascarpone. Images à l'appui, cette amoureuse du plus fameux des champignons de terre confie son art de bâtir des mets, souvent beaucoup plus simples qu'on ne l'imagine, en y incorporant des petits morceaux de *Tuber Melanosporum*. Cette cuisinière belgo-provençale prodigue des conseils pour que le résultat soit à la hauteur de ses ambitions gustatives. Sans être trop onéreux. (F.A.)

Bénédicte de KERCHOVE, Mireille ROOBAERT, *Petites leçons de cuisine à la truffe*, Bruxelles, Racine, 2021. Prix : 22,50€. Via L'appel : - 5% = 21,38€.



PURE CHOCO

Le chocolat est l'ennemi de l'Homme. Mais rien n'empêche de chercher à l'appivoiser. En choisissant de ne plus le consommer sous forme industrielle et en le glissant dans de succulentes recettes aux ingrédients sains, naturels et pauvres en sucre, c'est-à-dire riches en goût. Ce manuel propose une quarantaine de manières d'accommoder le chocolat, réparties en cinq chapitres : *Chococooning*, pour les plaisirs simples. *Chocopathe*, recourant à des ingrédients inattendus. *Chic'Olat*, pour les desserts bluffants. *Chou-colat*, des chouquettes aux mignardises. Et *Showcolat*, pour épater la galerie. Par deux cuisinières bio. (F.A.)

Marie et Maud CHIOCA, *Recettes sublimes et sages au chocolat*, Mens, Terre vivante, 2022. Prix : 19€. Via L'appel : - 5% = 18,05€.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou téléphonez au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €
 €
 Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :



CUISINE PLAISIR

Pour ceux qui referment un livre de cuisine quand ils rencontrent des ingrédients dont ils ne connaissent pas l'existence et encore moins l'endroit où les trouver. Et pour ceux qui n'ont pas envie de passer la soirée à la cuisine quand ils reçoivent des amis, ce recueil propose des recettes originales pas compliquées et ne demandant pas une multitude d'ingrédients. Priorité à la convivialité et au plaisir de partager de bons petits plats sans se prendre la tête. Un chapitre rassemble des recettes végétariennes. Les illustrations proposent de jolies assiettes qui n'exigent pas de la virtuosité. (J.G.)

Margaux de BIOLLEY, *Cuisiner et partager simplement*, Bruxelles, Racine, 2022. Prix : 28€. Via L'appel : - 5% = 26,60€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. La colonisation de l'avenir. Avec David Van Reybrouck, écrivain belge néerlandophone, poète et essayiste, le 16/01 à 20h30, Palais des Beaux-Arts, rue Ravenstein 23. ☎02.543.70.99

✉ gcc@grandesconference.be

BRUXELLES. Covid-19 : neutraliser le virus. Avec David Alsteens, professeur à l'UCLouvain, le 26/07 à 14h, Auditoire Lacroix dans les auditoriums centraux (avenue Mounier 51, 1200 Bruxelles) sur le site de l'UCLouvain. ☎010.47.41.86

✉ cgf@uda-uclouvain.be

FLOREFFE. Aménagement du Ter-

ritoire : plus d'actualité que jamais ! Avec Luc Maréchal, haut fonctionnaire pensionné de la Région wallonne, le 14/01 à 10h, Ateliers du Savoir, rue du Séminaire 4. ☎0473.98.02.60.

LIÈGE. L'Apocalypse, une symphonie synodale ? Avec Jean-Pierre Pire, curé doyen de Liège, le 18/01 à 20h, église Saint-Nicolas (entrée par la rue Jean d'Outremeuse 61). ☎04.343.26.35

✉ notredamedesponts.outremeuse@gmail.com

LOUVAIN-LA-NEUVE. Journalisme & médias, médias & démocratie :

la confiance perdue ? Avec Arnaud Ruyssen, journaliste à la RTBF, maître de conférences invité à l'UCLouvain, le 31/01 de 14 à 16h, Auditoire Montesquieu 11, rue Montesquieu 32. ☎010.47.41.86

✉ cgf@uda-uclouvain.be

NAMUR. Le climat et moi : décarboner mon quotidien. Avec Philippe Dejardin, ingénieur en sciences nucléaires et Vincent Leroy, ingénieur physicien, tous deux administrateurs de l'association The Shifters Belgium, le 26/01 à 14h, Le Delta, maison de la Culture de Namur, avenue Fernand Golenvaux 18.

☎081.21.74.66 ☎0477.85.16.15

SCRY. De la morale à l'éthique : trois dimensions au service de l'Amour. Avec Frère Philippe Cochinaux, le 23/01 à 20h, Prieuré St-Martin de Scry, place de l'église 2, 4557 Tinlot. ☎0479/665405

✉ myriam@prieure-st-martin.be

VERVIERS. Astéroïdes : la défense planétaire s'organise. Avec Emmanuel Jehin, professeur à l'ULiège, le 16/01 à 20h, Centre culturel de Verviers, Espace Duesberg, bd de Gérardchamps 7C.

☎087.39.30.60 ☎087.32.53.94

Formations

BRUXELLES. Cycle de cours de chant grégorien ouverts à tous. Les 14, 21 et 28/01, les 11 et 18/02 de 14h à 17h, Basilique du Sacré-Cœur de Koekelberg. ☎0477.41.44.19

✉ info@gregorien.be

BRUXELLES. Il y a un temps pour tout... Des enseignements sur le temps à l'ère numérique avec Dominique Lambert, le temps biblique avec Claude Lichtert et le temps liturgique

qui rythme les journées par une sœur du Carmel, le 14/01 de 9h à 16h, chapelle de la Résurrection, rue Van Maerlant 22-24. ☎0487.90.78.40

✉ grandirdanslafoi@catho-bruxelles.be

LIÈGE. Un moment entre contemplation et création plastique, en compagnie de l'artiste Luis Salazar. Le 08/01 de 14h à 16h30, Cité Miroir, place Xavier Neujean 22. ☎04.230.70.50

✉ reservation@citemiroir.be

LIÈGE. Bioéthique et foi chrétienne : une critique du développement de la bioéthique et de quelques concepts fondamentaux. Avec Emil Piront, les 30/1, 06 et 13/02, 06 et 13/03 de 17h45 à 19h35, Espace des Prémontrés, rue des Prémontrés 40. ☎04.220.53.73

✉ accueil@espacepremontres.be

TOURNAI. Session de formation pour la prévention des abus sexuels dans l'Église. Le 24/01 de

14 à 17h, Séminaire de Tournai, rue des Jésuites 28.

✉ accueil@evechetournai.be

WÉPION. « Assieds-toi, tais-toi et apaise tes pensées. » La pleine conscience, une porte vers la prière ? Avec Françoise Rassart et Cécile Gillet, du 27/01 (18h15) au 29/01 (17h00), CSI La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.32

✉ secretariat@lapairelle.be

Retraites

BOUILLON. Venez... passer une nuit à l'Abbaye. À partir de la prière des Complies avec les sœurs, de 20h (repas du soir facultatif à 18h45) à la prière des Laudes à 7h ou l'Eucharistie à 8h45, chaque 1er vendredi du mois au samedi, abbaye de Clairfontaine, rue de Cordemois 1. ☎061.22.90.80

✉ accueil@abbaye-clairfontaine.be

RHODE-SAINT-GENÈSE. Un dimanche guidé par l'Esprit, un chemin en couple et en famille autour de la Parole. Le 28/01 de 9h à 17h, Centre Notre-Dame de la Justice, avenue Pré au Bois 9.

☎02.358.24.60 ✉ info@ndjrhode.be

Et encore...

BRUXELLES. Soirée d'approche du Christ : pour découvrir comment notre vécu personnel se reflète dans les Évangiles via les premiers disciples de Jésus. Les 23/01, 06/03 et 17/04 à 20h15, la Cure de l'UP des Sources vives, rue Joseph Stallaert 8. ☎02.346.92.12

✉ kta@psourcesvives.be

CHIMAY. Plongez dans l'univers et l'imaginaire des bières trappistes de Chimay – Escape room. Aventure à vivre en groupe ou en famille (sur réservation), abbaye de Chimay, Scourmont.

✉ contact@chimayescaperoom.be

MESSAGERIE

INVESTISSEMENTS ROMAINS

L'indice « Vigilant » publié en page 9 de L'appel de septembre m'a laissé pantois ; cet indice se base-t-il sur des informations dûment vérifiées ou, à tout le moins, vraiment fiables ? Si ces infos sont vraies et qu'il faut « vérifier » (!) que la Curie ne place pas de l'argent dans la pornographie, il n'y a plus lieu de s'étonner des multiples scandales sexuels commis par des prêtres...

Jean DE VYLDER.

La réponse à votre question est simple : l'information provient du journal La Croix du 19/07/2022 : *Labos-armes-pornographie-Le-Saint-Siege-renforce-vigilance-investissements*. Plus fiable que cette source me paraît difficile.

DÉCOUVREZ
L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

NOTRE ENGAGEMENT POUR LA JUSTICE ET LA PAIX

PAS SANS VOUS

SENSIBILISATION

FORMATION

PLAIDOYER

ANALYSE

Les dons de plus de 40€ donnent droit à une réduction d'impôts

Soutenez **une ONG à taille humaine**, mais à portée internationale.

BE 30 0682 3529 1311 - Communication: **DON APPEL**

Toutes nos pistes d'engagement sur justicepaix.be



Comprendre pour mieux agir